

James
Bruyn
Andrews



Contes de la Côte d'Azur







LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

James Bruyn Andrews

Contes populaires de la Côte d'Azur



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

CONTES DE MENTON

CATARINA

Il était un veuf qui avait une fille. La fille avait pour marraine une sorcière qui lui disait :

— Persuade ton père qu'il m'épouse et tu seras heureuse.

Il arriva que le père épousât la marraine de Catherine. La fille, tant que la marraine n'eut pas d'enfants, fut toujours aimée d'elle ; et puis il arriva que la marraine eût deux enfants. Alors elle envoya Catherine garder une chèvre et lui donna une livre et demie de chanvre à filer. La fille, tandis qu'elle était au bois pleurait tout le temps et la chèvre dit à Catherine :

— Qu'as-tu, pour pleurer tout le temps ?

Catherine lui répondit :

— Ma mère m'a donné une livre et demie de chanvre à filer et je ne puis le faire.

La chèvre dit à Catherine :

— Mène-moi dans l'herbe épaisse et mets le chanvre sur ma tête, tu verras que le chanvre sera aussitôt filé.

Quand la fille s'en retourna à la maison sa mère dit :

— Tu as fini de filer le chanvre ?

La fille répondit :

— Oui, j'ai fini de filer.

Alors le lendemain au matin elle retourna dans le bois et sa mère lui donna de nouveau du chanvre à filer. Le soir elle retourna à la maison, et pendant qu'ils soupaient le père dit à la mère de tuer la chèvre. Alors Catherine se mit à pleurer et s'en fut à l'étable. La chèvre lui dit :

— Qu'as-tu à pleurer tant ?

Catherine répondit :

— Mon père veut te tuer.

Alors la chèvre dit à Catherine :

— Tu ne mangeras point de ma chair, tu réuniras tous les os, et tu les mettras dans une corbeille ; quand tu voudras quelque chose tu n'auras qu'à aller trouver ces os et tu obtiendras ce que tu voudras.

La chèvre fut tuée.

Son père qui était un matelot et faisait des voyages au loin, dit à Catherine :

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

— Que veux-tu que je t'apporte ?

Elle répondit :

— Je ne veux rien, donnez le bonjour à ma tante.

Le père, arrivé à Gênes, s'en fut chez sa tante et lui dit :

— Catherine vous envoie le bonjour.

Alors la tante donna une noix à son neveu pour l'apporter à Catherine.

Le père, retourné à la maison, appela Catherine et lui dit :

— Ta tante m'a donné cette noix pour que je te l'apporte.

Alors Catherine s'en alla dans sa chambre et elle brisa la noix ; à l'intérieur, il y avait une belle robe de soie.

Le dimanche sa mère habilla ses deux filles et dit :

— Catherine, ne viens-tu pas à la messe ?

Catherine répondit qu'elle n'allait pas à la messe. Mais Catherine s'en alla dans sa chambre et mit la robe de soie et puis elle s'en fut auprès des os de la chèvre et leur dit :

— Os, beaux os, faites-moi devenir la plus belle de ce monde.

Or donc elle fut changée en une belle fille ; elle alla à la messe et, quand elle arriva à l'église, le fils du roi s'y trouvait. Il s'éprit tout de suite de cette belle fille.

Elle alla s'asseoir à côté de ses sœurs. Elle se moucha et son mouchoir blanc tomba à terre. Sa sœur se baissa pour le prendre et Catherine lui dit :

— Gardez-le.

La messe fut rapidement dite et Catherine alla à la maison, se déshabilla et s'en fut auprès des os et elle leur dit :

— Os, beaux os, faites-moi devenir ce que j'étais.

Le dimanche suivant, Catherine alla à la messe et le fils du roi mit des gardes à la porte pour pouvoir arrêter Catherine. Mais Catherine prit une poignée de son qu'elle leur jeta dans les yeux ; alors ces soldats ne purent se saisir d'elle. Ils se frottaient les yeux. Catherine de nouveau revenue à la maison se déshabilla.

Son père partit une seconde fois en voyage et dit :

— Catherine, qu'est-ce que je t'apporterai ?

Catherine répondit :

— Je ne veux rien, vous donnerez le bonjour à ma tante.

Alors cet homme, étant arrivé là-bas dit :

— Catherine vous envoie le bonjour, et la tante lui donna une amande pour elle.

Le père retourné à la maison, appela Catherine et lui dit :

— Ta tante m'a donné une amande, que je t'apporte.

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

La fille écrasa l'amande et il y avait dedans une paire de pantoufles d'or.

Le dimanche, elle s'habilla de nouveau et se mit ces pantoufles et la robe de soie et s'en fut à la messe. Arrivée dans l'église, le fils du roi plaça des soldats à la porte pour se saisir de Catherine. Mais elle avait mis des sous dans sa poche et quand elle arriva et que les soldats allaient la saisir, elle prit une poignée de sous et les leur jeta dans les yeux. Puis elle s'enfuit et en s'enfuyant elle perdit une pantoufle. Alors le fils du roi dit :

— Je prendrai pour ma femme celle à qui cette pantoufle ira bien.

Et il alla dans toutes les rues essayer la pantoufle à toutes les filles. Elle était trop grande aux unes et trop étroite aux autres. Quand il arriva dans la maison de Catherine, il dit :

— Avez-vous des filles ?

Alors la mère répondit :

— Oui, j'en ai deux.

Mais la pantoufle n'a pu aller à aucune des deux. Alors le fils du roi lui dit :

— N'en avez-vous pas d'autre ?

La mère lui répondit :

— Oui, j'en ai encore une, mais elle est sale et je n'ose point vous la faire voir.

Le fils du roi lui dit :

— Faites-la moi voir que je l'épouse si la pantoufle lui va bien.

Catherine était dans sa chambre qui faisait sa toilette. Alors la mère s'écria :

— Catherine, descends un peu jusqu'ici, on t'appelle. Elle lui répondit :

— Je descends maintenant, et elle descendit avec une pantoufle à un pied et rien à l'autre.

Quand le fils du roi vit qu'elle n'avait qu'une pantoufle il dit :

— C'est elle qui a perdu la pantoufle.

Alors il la prit pour son épouse, il donna un grand repas¹.

J'étais sous la table où je rongerais les os.

Levez le loquet le conte est dit.

¹ *É mi era sou'ta taura qué rusillava u ouassé. Iss'a crica, a faura é ditcha.* Deux finales très usitées à Menton, et séparément aussi. On dit également : *iss'a mitcha*, qui est une parodie de *Ite missa est*, Allez la messe est dite.

LE ROI D'ANGLETERRE

Il y avait une fois un mari et une femme ; ils étaient pauvres et ils habitaient dans une campagne. Ils eurent un enfant, mais personne pour être le parrain. Alors ils décidèrent d'aller dans la ville la plus proche, mais comme ils n'y connaissaient personne, ils ne purent le faire baptiser.

Enfin, ils trouvèrent un vieillard sur la porte de l'église et ils lui dirent :

— Brave homme, pourriez-vous me faire le plaisir de me servir de parrain pour cet enfant et nous ferons de l'église la marraine.

Ce vieux dit :

— Bien volontiers.

Alors on baptisa l'enfant ; après ils sortirent et s'en furent dans une auberge pour manger. Puis le vieillard fit une lettre et dit au père d'élever l'enfant et de lui donner de l'éducation et, lorsqu'il saurait lire, de lui donner la lettre et de lui dire de venir le trouver. Après avoir dit cela au père, le vieillard s'en alla. Alors le père et la mère élevèrent l'enfant et le mirent à l'école et, voyant qu'il apprenait bien, lorsqu'il eut quinze ans, ils lui donnèrent la lettre.

Sur cette lettre il y avait écrit que l'enfant devait aller trouver son parrain qui était le roi d'Angleterre et que, dans le voyage qu'il ferait, il aurait à se garder d'un bossu, d'un boiteux et d'un teigneux.

Le garçon après avoir lu cette lettre dit :

— Mon père, je pars et je vais trouver mon parrain.

Et son père lui donna de l'argent et un cheval. Le jeune homme partit ; il fit trois ou quatre journées de chemin et rencontra un homme qui lui dit :

— Beau jeune homme, où allez-vous ?

— Je vais en Angleterre.

— Et moi aussi, nous nous tiendrons compagnie. Lorsqu'ils eurent cheminé ensemble pendant quelque temps, le jeune homme s'aperçut que de temps à autre son compagnon clignait de l'œil ; alors il l'abandonna, pensant que c'était le borgne dont on lui avait dit de se garder.

Il continua sa route et, après deux ou trois journées de chemin, il rencontra un autre homme, et lui dit la même chose qu'à l'autre ; mais s'étant aperçu qu'il était boiteux, il le laissa. Il fit encore une même quantité de chemin et rencontra

un autre homme qui était teigneux; mais il avait la perruque si bien arrangée qu'il ne pût s'en apercevoir. Et il l'accepta pour compagnon.

Ils arrivèrent le soir à une auberge, ils mangèrent et ils burent, et puis ils demandèrent à être logés ensemble.

Le jeune homme qui était à cheval, remit tout son argent à l'aubergiste pour qu'il le gardât jusqu'au lendemain.

Dans la nuit, le teigneux se leva et s'en fut chez l'aubergiste et lui dit :

— Mon maître a dit que vous me donniez l'argent et le cheval.

Et il s'en alla.

Le jeune homme, le matin, se leva et alla chez la patronne pour se faire rendre l'argent et le cheval.

La patronne lui dit :

— Votre domestique, cette nuit, est venu ; il a tout pris et il est parti.

Et le jeune homme se mit à pleurer et se dit :

— Le teigneux m'a joué.

Et il partit à pied.

En route il vit son cheval attaché à un arbre et il alla pour le prendre. En ce moment le teigneux parut armé d'un grand pistolet.

— Il faut que tu me serves de domestique et que tu fasses ce que je veux, sinon je te tue.

Et ils partent, le maître à pied et le teigneux à cheval, et ils arrivent en Angleterre. Le teigneux se fit passer pour le filleul et l'autre pour son domestique. Il fit placer le jeune homme comme garçon d'écurie.

Alors, quand le roi eut vu celui qu'il croyait son filleul, il y eut de grandes fêtes.

Laissons aller ceux qui s'amuse et revenons au jeune homme qui était à l'écurie avec son cheval et qui pleurait du matin au soir. Son cheval était sorcier, et il lui disait :

— Prends courage car tu sortiras d'ici et tu en viendras à bout ; viens quand tu entendras le roi en conversation avec le teigneux.

Un jour, le roi dit au teigneux :

— J'ai une fille innocente, là-bas, sur une île, et s'il y avait quelqu'un qui voulût aller la délivrer, je la lui donnerais en mariage.

Alors le teigneux lui dit :

— Il y aurait mon domestique qui serait capable d'aller la délivrer.

Alors le roi l'envoya chercher de suite et le fit monter au palais. Il lui dit :

— Seriez-vous capable d'aller délivrer ma fille.

Il répond :

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

— Je ne sais pas où est votre fille pour aller la sauver.

Le roi lui dit :

— Il faut vous tirer d'affaire, je vous donne trois jours de temps, et, si vous n'en êtes pas capable, je vous fais mettre à mort.

Alors il s'en fut dans l'étable et se mit à pleurer. Son cheval lui dit :

— Qu'as-tu à pleurer ?

Et il répond :

— Si tu savais, le roi m'a dit qu'il faut que j'aille sauver sa fille, sinon qu'il me ferait tuer ; où veux-tu que j'aille chercher sa fille ?

Le cheval lui dit :

— Imbécile, dis-lui que oui et qu'il te fasse un navire à trois étages.

Ainsi il fit, et le roi lui fit faire le navire.

Dès que le navire fut fait, le roi le fit appeler et lui dit :

— Le navire est fait et prêt à partir.

Il lui répond :

— Attendez un instant que je vous fasse réponse.

Il va à l'écurie et il dit au cheval :

— Tout est prêt et il faut partir ; il faut que tu me dises ce qu'il faut mettre sur le navire.

Le cheval lui dit :

— Dis-lui qu'il charge le premier pont du navire avec des noix, le second de blé, le troisième de quenouilles.

Ainsi fut fait. On chargea le navire et le roi lui dit :

— Demain matin il faut partir, et sur la plage il y aura tous mes matelots et tu en choisiras autant qu'il te fera plaisir.

Alors il s'en fut à l'écurie et le cheval lui dit :

— Demain matin, avant de partir, le roi te dira : « prends les hommes qu'il te plaît » ; et tu verras un vieillard à côté de toi et tu diras : « je ne prends que celui-là seul pour me tenir compagnie. Cet homme, ce sera moi. »

Ainsi fit-il et le lendemain ils partirent. Ils naviguèrent trois mois. Ils virent un lumignon et ils s'approchèrent de terre et ils arrivèrent dans un port où on leur fit :

— Quelle marchandise apportez-vous ?

Ils répondirent :

— Nous apportons des noix.

De terre on leur répondit :

— C'est une bonne marchandise pour nous.

Dans ce lieu, il n'y avait que des rats qui dirent :

— De l'argent nous n'en avons point pour vous payer; quand vous aurez besoin de nous, vous n'aurez qu'à dire: « Rats, beaux rats, venez tous à notre secours. »

De là, ils partirent; ils marchèrent encore autant. Un soir, ils voient encore un lumignon, ils s'approchent de terre et on leur dit:

— Que portez-vous?

— Du blé.

— Bonne marchandise pour nous.

En déchargeant, les fourmis leur dirent les mêmes paroles que les rats. De là, ils partirent et ils marchèrent encore autant. Un matin ils aperçurent une île et le vieillard dit au jeune homme:

— Tu vois cette maison sur cette montagne, c'est là que se trouve la fille du roi. Il faut aller là-haut et tu frapperas à la porte et tu diras:

— Je suis venu sauver la fille du roi d'Angleterre et tu verras ce qu'on te dira.

Et il fit ainsi, il alla là-haut et il vit une grande dame qui lui dit:

— Si vous voulez la fille du roi, il faut commencer par détruire cette montagne qui est ici devant ma maison, de ce soir à six heures à demain matin six heures.

Il alla là-haut et il appela tous les rats et le matin le travail était fait.

Alors cette femme l'emmena dans une chambre qui était pleine de blé mélangé avec du riz et lui dit:

— Demain matin à six heures il faut que tout cela soit séparé, le blé, d'une part, et le riz, de l'autre.

Il appela toutes les fourmis à son secours et le lendemain tout était séparé.

Cette dame l'emmena alors dans un autre magasin qui était plein de chanvre:

— Il faut que demain matin tout ce chanvre soit filé.

Il alla là-bas chercher toutes ses quenouilles et le vieillard lui dit:

— Celle-ci, tu la prendras toi-même et, quand tu seras là-haut, tu lui diras: « Quenouille, belle quenouille, je veux que toutes les autres quenouilles se mettent à filer. »

Tout cela se fit.

Alors cette dame le conduisit dans une chambre où était la fille du roi:

— Voilà, elle est délivrée et vous pouvez l'emmener. Ils partirent et ils se dirigèrent vers l'Angleterre. Le roi, qui attendait depuis deux ans qu'ils étaient partis et qu'ils n'arrivaient pas, vit un beau jour un navire avec le drapeau anglais. On reconnut que c'était le navire qui arrivait. Quand ils débarquèrent au port le père

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

qui vit sa fille se mit à l'embrasser, à l'embrasser et à la baiser, et enfin il la donna au jeune homme comme épouse.

Il arriva ensuite qu'il fût reconnu que celui qui l'avait sauvée était le filleul et l'autre le teigneux. On fit prendre et conduire ce dernier sur la place avec dix tonneaux de goudron et on le brûla en face de tout le monde. Et les autres firent un grand dîner et donnèrent des divertissements et ils se remplirent de paix et d'amour. S'ils ne sont pas morts, ils y sont encore.

LA PEAU DE PUCE

Il y avait une fois une fille de roi sur la tête de laquelle on n'avait jamais trouvé une puce. Le jour vint où la servante en trouva une qu'elle apporta au roi. Le roi la mit sur une chaise et tous les matins il lui donnait à manger.

En grandissant il arriva qu'elle ne pût rester plus longtemps sur la chaise et alors le roi en fit une plus grande pour elle; mais il arriva aussi qu'elle ne put rester sur la seconde chaise et il fallut la mettre dans une étable. Elle devint si grande que l'étable même ne pouvait plus la contenir, et alors elle fut mise à mort et le roi pendit sa peau à la fenêtre. Tous les jours il faisait crier dans les rues que l'on vint deviner quelle peau c'était.

Un homme vint qui vendait des robes et qui dit à la servante :

— Si vous me dites d'où vient cette peau je vous donne ma plus belle robe.

Mais elle ne voulut point.

Il en vint un autre qui vendait des bijoux et qui dit à la servante :

— Si vous me le dites, je vous donne mon plus beau bijou.

Mais elle refusa aussi.

Alors il devina en disant :

— Serait-ce la peau d'une puce ?

Elle répondit :

— Vous avez deviné.

Et le roi lui donna sa fille en mariage et ils firent grande fête.

LES TROIS FILEUSES

Une femme avait une fille tellement gourmande qu'il lui arriva, à son souper, de manger six assiettées de soupe et d'en demander encore une.

Sa mère lui dit :

— Et sept déjà !

En ce moment un jeune homme passe qui dit à sa mère :

— De quoi sept ?

La mère de cette fille lui répondit :

— Figurez-vous que j'ai une fille tellement laborieuse qu'elle a déjà filé sept paquets de chanvre.

Ce jeune homme, voyant une fille si laborieuse, s'empressa de la demander en mariage. Voilà, ce jeune homme avait le métier de matelot ; il partit bientôt après pour aller en Angleterre : alors, il lui laissa une chambre pleine de chanvre à filer. Imaginez-vous la situation : cette fille, qui n'avait jamais rien fait, alla trouver sa mère en pleurant. Alors cette mère s'en fut trouver ses trois tantes. Une d'elles s'appelait tante Sessi, l'autre tante Persi, et la dernière tante Fumi. Ces trois tantes étaient trois sorcières. Elles allèrent filer et, quand le mari revint, tout le chanvre était filé.

Alors son mari fut bien content et sa femme lui dit qu'il fallait inviter ses trois tantes à dîner ; le mari dit oui. Quand ces tantes furent venues il fut tout étonné de les voir si laides : une avait de fort gros yeux, l'autre de grosses lèvres et l'autre de grandes dents.

Alors cet homme dit à la première :

— Comment se fait-il que vous ayez de si gros yeux ?

— C'est pour filer le fil fin.

— Et vous, comment se fait-il que vous ayez de si grosses lèvres ?

— C'est pour mouiller le chanvre.

— Et vous, comment se fait-il que vous possédiez de pareilles dents ?

— C'est pour mordre le nœud de fil.

Et ces femmes lui dirent :

— Si ta femme continue à filer, elle deviendra plus laide encore que nous !

Et cet homme en fut tellement surpris qu'il ne donna plus de chanvre à filer à sa femme.

CONTÉ PAR MME FIRPU

LA FILLE AUX BRAS COUPÉS

Il y avait une fois un pêcheur qui avait trois enfants et qui était veuf. Il allait à la pêche et ne prenait jamais de poissons. Un jour, dans son désespoir, il se mit à blasphémer. En ce moment il vit venir un monsieur qui lui demanda ce qu'il avait.

Il répondit :

— Beau monsieur, je me trouve dans la misère ; j'ai trois enfants à nourrir et je ne prends jamais de poissons. Alors ce monsieur lui donna un sac d'argent et lui dit :

— Il faut que tu me donnes ta fille.

Il fut tout étonné de la demande, car il était si pauvre.

Cependant, de retour à la maison avec le sac d'argent, sur la demande de ses enfants qui voulaient savoir d'où venait cela, il dit qu'un monsieur le lui avait donné à la condition de lui donner sa fille la plus âgée en retour. La fille répondit alors qu'il en fit ce qu'il voulait.

Le lendemain, le monsieur alla prendre la fille et, comme elle avait fait le signe de la croix avec de l'eau bénite, il ne put la toucher et il dit au père de lui enlever l'eau bénite. Le lendemain, il revint et, comme la fille avait encore fait le signe de la croix avec de l'eau bénite qu'elle avait cachée à la maison, il dit au père de couper les bras à sa fille, autrement il lui redemanderait le sac d'argent.

Le père ne savait comment le dire à sa fille ; enfin, un beau soir, il finit par tout lui dire. La fille répondit :

— Il vaut mieux que vous me coupiez les bras, car nous n'avons plus l'argent, puisque, vous le savez, nous en avons payé toutes les dettes.

Alors cet homme fut obligé de couper les bras à sa fille et le lendemain matin ce monsieur vint et vit cette fille sans bras, il lui dit :

— Maintenant je puis te prendre, car tu ne peux plus faire le signe de la sainte croix.

Ainsi ils connurent que c'était le Diable.

Alors il la prit et la mit sur ses épaules et il passa à travers les déserts. Notre Seigneur la lui faisait paraître toujours plus pesante, tant et plus qu'il en fut réduit à l'abandonner en la jetant dans un ruisseau.

Cette pauvre fille se trouvant perdue fit tout ce qu'elle put, se leva et se mit à

marcher. Elle finit par trouver une grotte où elle se réfugia. Au moment où elle ne savait comment apaiser sa faim elle vit arriver un chien qui lui apportait tout ce que son maître lui donnait.

Un jour le roi, qui donnait un grand dîner, vit ce chien qui n'avait plus que la peau et les os et il demanda à ses domestiques s'ils ne lui donnaient rien à manger. Les domestiques lui dirent :

— Oui, mais le chien sort toujours avec le morceau à la gueule.

Alors le maître suivit ce chien et il vit qu'il apportait ce qu'il avait reçu dans une grotte. Et il vit cette jeune fille qui était toute nue.

— Que faites-vous ici ? Sortez.

— Je ne puis sortir si vous ne me jetez votre manteau. Alors le roi la mit sur son cheval et la conduisit avec lui dans son palais.

La mère du roi, quand il la vit arriver dit à son fils :

— Que m'as-tu amené ici ?

— De ce que je vous ai amené vous aurez soin.

Un jour le roi alla à la guerre et, avant de partir, il dit à sa mère :

— Vous aurez soin de ma femme et de ce qu'elle fera. Toutes les lettres que la mère du roi recevait étaient détournées et remplacées par d'autres et la belle-mère disait :

— Vous voyez, votre mari vous dit de vous en aller.

Et elle répondait :

— Je m'en irai.

Un jour elle se coucha et eut deux enfants, un fils et une fille. Le garçon avait une épée au front et la fille avait une étoile.

Alors la mère écrivit qu'elle avait eu un chien et un chat. Le roi lui répondit qu'elle eut soin du chien et du chat.

Alors la belle-mère se décida à rendre sa belle-fille tellement malheureuse qu'il fallût qu'elle partît. La belle-fille dit :

— Faites-moi une besace, passez-la moi au cou et mettez-y mes deux enfants.

Les deux enfants lui demandèrent à boire. Voyez dans quelle situation elle se trouvait étant sans bras. En ce moment un vieillard vint à passer et elle lui dit :

— Bel homme donnez un peu à boire à ces enfants.

— Donnez-leur en vous-même.

— Ne voyez-vous pas que je suis sans bras.

— Arrangez-vous !

Alors elle se baissa pour essayer de leur donner à boire et les enfants roulent dans la rivière :

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

— Bel homme, prenez-les moi vite, l'eau les entraîne.

— Tirez-vous d'affaire !

Elle se jeta dans la rivière et les bras lui revinrent.

Il faut que ce vieillard fût Notre Seigneur !

Elle se mit à marcher et elle trouva un palais avec des domestiques et avec tous les biens de Dieu. Elle s'y trouvait comme une reine.

Un soir qu'il pleuvait on entendit frapper, le domestique va ouvrir la porte et voit un monsieur à cheval et il va le dire à sa maîtresse qui lui dit :

— Faites-le entrer et ayez soin de son cheval.

Alors cette dame le fit mettre devant le feu.

Ce monsieur était triste et la dame lui dit :

— Qu'avez-vous ?

— J'avais une femme sans bras et ma mère l'a fait partir et je ne sais où la chercher.

— Consolez-vous, vous la retrouverez.

— Vous avez de beaux enfants et moi qui dois en avoir deux, je ne sais où ils sont.

Ces deux enfants lui montaient toujours dessus et disaient :

— Relève la jambette de mon père le roi !

— Que disent ces enfants ?

— Ces enfants attendent leur père et ils croient que vous l'êtes.

Cette dame fit préparer un bon souper et cet homme soupirait toujours.

Alors elle lui dit :

— Ne soupire plus, car je suis ta femme.

— C'est impossible parce que ma femme était sans bras !

Alors elle lui fit voir l'anneau qu'il lui avait donné et qu'elle avait pendu au cou.

Alors sa femme lui raconta toute son histoire.

Ils retournèrent au pays et ils prirent la mère du roi et ils la brûlèrent.

CONTÉ PAR MME FIRPU

TERRA-CAMINA

Il y avait un homme et une femme qui avaient déjà un grand nombre d'enfants et ils eurent une fille. Ils ne savaient plus par qui faire faire le baptême.

Ils s'adressèrent à une fille qui ne le fit pas avec plaisir ; pour aller faire le baptême elle roula en bas de l'escalier.

— *T'en faiou et t'en refaiou*², dit-elle à cette enfant ; il faut que tu me fasses rire autant que tu m'as fait pleurer.

Deux ou trois jours après la mère avait la lessive à faire ; elle s'adresse à ses enfants :

— Que quelqu'un m'aide !

La petite dit :

— Si vous voulez, moi, j'en suis capable ; je ferai ce que je pourrai, donnez-moi quelques objets à porter ou bien le savon.

Elle porta le savon. Tout le monde criait :

— *A terra camina*³ !

Deux jours après, sa mère la mit dehors pour qu'elle allât gagner son pain. Cette petite s'en alla frapper à la porte d'un hôtel. Elle était si petite qu'elle n'arrivait point au cordon de la sonnette. Monsieur vint et il ne vit personne. Il prend la lumière et regarde derrière la porte et il voit cette petite fille. Elle lui dit que sa mère l'avait mise dehors et (lui demanda) s'il voulait lui donner quelque chose à manger. Tout ce qu'elle se mettait à faire, elle le savait ; on lui donna donc à coudre et elle cousait à merveille.

Dans le pays il y avait un roi qui avait trois enfants et qui ne savait à qui donner la couronne. Il ne savait quelle œuvre leur donner à accomplir et il leur ordonna de lui amener une charretée de fil ; celui qui apporterait le plus beau aurait la couronne.

Alors l'un s'en va d'un côté et les autres de l'autre. Le plus jeune des trois s'en vint dans l'hôtel où se trouvait la petite. Il demanda où il pourrait trouver quelque vieille pour lui faire filer le fil et la petite lui dit :

— Si vous voulez, moi je vous le file !

² *Je t'en fée, et je t'en refée* : je t'enchante et te réenchante, formule d'incantation.

³ *La terre chemine*, devenu son sobriquet. Elle était si petite que la terre semblait marcher quand elle s'avavançait.

Ils achètent le chanvre et ils le montent dans une chambre. Elle avait défendu que personne vînt pour voir. Elle prit le chanvre et le brûla ; puis elle prit deux boîtes et une cuillerée de cette cendre :

— *T'en faiou et t'en refaiou!* Que ce soit le plus beau fil du monde, dit cette petite.

Sa marraine lui avait donné ce don.

Le matin le fils du roi va charger la charretée de fil.

— Prends les deux boîtes et charge la charrette.

Plus on en enlevait, plus il y en avait. Il arrive et c'est le plus beau fil et voilà qu'il gagne la couronne ; mais ses frères n'étaient point satisfaits. Voyant qu'ils n'étaient point satisfaits, le roi dit :

— Allez me chercher la plus belle fille.

Le plus jeune partit et alla au même endroit où il avait trouvé le fil.

Quand il est là, il dit à la maîtresse du lieu :

— Je ne sais où donner de la tête pour trouver la plus belle fille.

La petite lui répondit :

— Vous pouvez m'y mener, moi.

Il fut un peu surpris. Il pensa un moment et ensuite il dit :

— Oui, nous partons demain matin, tenez-vous prête ; si je ne gagne la partie, au moins ils riront !

La petite voulut aller à cheval sur un gros coq. Ils marchent, ils marchent et ils passent une rivière ; il y avait la marraine qui lavait. Cette dernière se mit tant à rire qu'elle dit :

— *T'en faiou et t'en refaiou!* Sois la plus belle fille du monde.

En arrivant au palais, les autres deux filles se regardaient l'une l'autre et les deux autres frères aussi. Ils commencent par se mettre à table. Le père dit :

— Je compte sur votre avis, regardez, je crois que la plus belle c'est celle-ci.

Le plus âgé dit :

— Non, la plus belle c'est la mienne.

Le second dit la même chose. Alors il fit appeler toutes les dames de la cour pour faire décider cette affaire. Les dames de la cour dirent :

— La plus belle c'est le plus jeune qui l'a amenée.

Le plus jeune gagne la couronne. Après souper le bal commence. Celle-ci dit à son époux :

— Tu vas rire ce soir.

Et elle se met des morceaux de toutes les choses qu'on mangeait dans la poche. Les deux autres la voient. Le bal commence et pendant qu'elle dansait, il lui sortait de la poche toutes sortes de belles choses, des oiseaux d'or et des diamants.

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

Les autres deux se dirent :

« Faisons comme elle » ; et elles se mettent des morceaux de tout dans la poche et elles commencent à danser ; mais il leur tombe de la poche une grosse marmelade, si sale que c'était vergogne.

Il y eut une grande risée, et le mariage fait, le fils du roi et Terra-Camina ont eu plus d'enfants qu'un balayeur de rues n'a de poux sur la tête.

RECUEILLI PAR A. GIOAN, À MENTON

TRIBORD-AMURE

Or donc cela commence ainsi : le roi avait une fille qui lui fut enlevée pendant la nuit. Il fit dire partout, par le crieur public, que celui qui la lui ramènerait aurait une grande fortune.

Il y avait un capitaine de navire qui supposait qu'elle devait avoir été enlevée sur mer et qui voulait aller la chercher. Les matelots ne s'embarquaient point avec plaisir parce qu'ils avaient peur de risquer leur vie. Alors ce capitaine s'en va sur le port et il trouve un homme que l'on appelait Tribord-Amure, qui était un fainéant et un bon-à-rien.

Et voilà qu'ils partent ayant cet homme à bord comme matelot et ils marchent.

Il lui avait dit : « Je ne te donnerai pas beaucoup d'argent, je vais chercher la fille du roi, si nous la trouvons je te donnerai une forte somme. »

Ils naviguent six mois peut-être et le capitaine, inquiet de ne rien trouver, voulut se débarrasser de Tribord-Amure. Ils le firent descendre dans une chaloupe et l'abandonnèrent.

Au moyen de grands efforts il finit par aller aborder à un îlot. En s'y promenant il vit une petite trappe et au-dessous un grand vide.

Il se dit : « Mourir pour mourir, allons un peu voir ce qu'il y a ici dedans. »

Il y trouva la fille du roi qui dit à celui-ci :

— Comment avez-vous fait pour arriver jusqu'ici ? J'ai fait de tout pour en sortir et je n'y suis point parvenue ?

Il lui répondit :

— Je suis allé à la pêche, je me suis perdu et à la belle étoile je me suis trouvé ici.

— Vous avez peu de temps à rester parce que c'est un dragon qui m'a enlevée, fuyez !

Elle lui donna des lignes et lui dit :

— Pendant trois heures du jour, le dragon qui m'a enlevée devient une moule. Il vous faut aller à la pêche des moules, il doit se trouver par là, allez ! Faites attention, préparez-vous quelque chose pour taper parce que lorsque vous l'attraperez il deviendra une colombe.

En pêchant longtemps il finit par saisir la moule. Il se mit à frapper avec

l'aviron ; il fit du mal à la colombe, mais il ne parvint pas à la tuer. Cette bête s'enfuit, souleva la trappe et se réfugia auprès de la fille du roi en lui disant qu'elle l'avait trahi :

— Ici, dans ma maison quelqu'un est venu, je le sens à l'odeur !

Au moment où il disait cela, on soulève encore la trappe en haut ; le jeune homme descend et voit que le dragon était malade et il finit de l'assommer ; puis il dit à la fille du roi :

— Ce n'est pas le tout, il faut que je te conduise à ton père ; allons à la garde de Dieu, je ne sais si nous pourrons y arriver parce que j'ai un bien petit bateau.

Ils partent et font du chemin ; le temps n'était guère favorable. Ils finirent par découvrir un navire, mais bien loin. Il s'enleva la chemise et la mit au bout d'un bâton. La fille du roi lui fit présent d'un anneau, une alliance avec un diamant qu'elle avait.

Il se trouve que ce bateau était le même qui avait abandonné Tribord-Amure, avec le même capitaine. Et voilà que le capitaine reconnaît Tribord-Amure et il les fait monter à bord avec beaucoup de bonnes manières. Ils étaient déjà bien près du pays où ils devaient aborder.

On fit boire ce pauvre diable et on le fit enivrer.

Ce capitaine alors dit à la fille du roi :

— Il faut que vous me fassiez le plaisir de dire à votre père que c'est moi qui vous ai sauvée et non pas cet ivrogne.

La fille du roi dit qu'elle ne pouvait dire ni oui ni non.

Entendant cela le capitaine fut fâché et trouva le moyen d'avoir quelque chose à reprocher à Tribord-Amure. Il le fit mettre de nouveau dans le petit bateau pour le perdre ; puis, il file droit et arrive vite au pays ; mais voilà que Tribord-Amure dans son petit bateau arrive au même port tout couvert d'algues.

Quand ils furent arrivés au port une grande bande de musiciens étaient là pour attendre la fille du roi. Le capitaine prit le bras de cette fille du roi pour l'accompagner sur la planche ; et Tribord-Amure fit le tour de la planche et alla passer devant la fille du roi.

Le capitaine reconnut Tribord-Amure et se dit :

— Je suis perdu, mais quand même, perdu pour perdu, allons de l'avant.

Le roi, content que le capitaine lui eut ramené sa fille, lui dit :

— J'ai dit que celui qui me ramènerait ma fille deviendrait son époux ; capitaine, je vous donne ma fille.

Content d'un côté il était triste de l'autre. On donna un grand repas à l'occasion du mariage de la fille du roi. Ce Tribord-Amure s'habilla en vitrier et s'en vint passer devant la cuisine du roi. Il s'y trouvait une vitre cassée. La cuisinière

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

voulut la faire *mettre* (réparer) immédiatement, de manière que le roi ne s'en aperçût point. Elle fait entrer ce vitrier pour placer la vitre. On reconnut la bague avec le diamant et on l'invite à monter devant le roi pour s'assurer qu'il était ce qu'il paraissait être. Le dîner était presque terminé et le capitaine racontait ce qu'il avait fait pour sauver la fille du roi.

Tribord-Amure se met lui aussi à raconter ce qu'il avait fait.

Le roi dit :

— Faites attention à ce que vous dites parce que je vous fais couper la tête.

Tribord-Amure tire l'alliance de sa poche et le mouchoir de la fille du roi.

Alors la fille du roi dit :

— Oui, ce que dit cet homme est vrai, c'est lui qui m'a sauvée !

On prit le capitaine et on le fit brûler dans un baril de goudron et Tribord-Amure devint l'époux de la fille du roi.

CONTÉ PAR M^{me} VEUVE LAVIGNA

LA FILLE DU DIABLE

Il y avait une famille riche qui n'avait qu'un enfant. Ce garçon était très timide et ne sortait jamais qu'avec sa mère. Cela ennuyait sa mère qui voyait son fils si timide. Un jour elle lui dit :

— Prends de l'argent et va t'amuser comme les autres.

Elle voulait le dégourdir.

Il prit tant de passion pour le jeu qu'il finit par perdre toute la fortune de son père et de sa mère. Quand il l'eut perdue, il n'osa plus retourner à la maison de peur de reproches. Il s'en fut errer dans la campagne et il pleurait. Dans le temps qu'il était là à pleurer, un vieillard se présente à lui et lui dit :

— Qu'as-tu ?

— J'ai perdu toute la fortune de mon père et de ma mère et je n'ose plus aller à la maison.

Le vieillard lui dit :

— Si tu me promets de venir me trouver sur la montagne où j'habite, je te promets de te faire recouvrer la fortune que tu as perdue et dix fois davantage !

Il dit que oui.

— Prends cet argent et va jouer où tu as perdu ; je serai là et tu verras que tu gagneras toujours.

Quand il eut gagné ce qu'il avait perdu et davantage, alors, il retourna à la maison. Il était content ; mais il s'agissait, pour le lendemain, d'aller trouver ce vieillard sur sa montagne, et il n'était pas tranquille.

Le lendemain, il se met en route et il marche tout le jour vers la montagne et, quand il fut nuit, il voit un lumignon dans une cabane. Il s'approche, frappe à la porte, et on lui dit :

— Entrez !

Il entre et il trouve des colombes qui lui disent :

— Que demandez-vous ?

— Je demande si vous ne sauriez m'indiquer où se trouve la plus haute montagne ?

— Non, nous ne sortons point d'ici ; mais nos sœurs vont venir ; elles vont assez loin chercher de quoi manger, peut-être qu'elles pourront vous l'indiquer, si vous voulez attendre.

Les colombes arrivent et les autres leur disent :

— Ici est un jeune homme qui voudrait savoir où se trouve la plus haute montagne !

— Du pied de la plus haute montagne, nous en venons. C'est trop loin pour y retourner maintenant ; mais, demain matin, nous nous mettrons en route, si vous voulez attendre ?

Le lendemain elles le conduisent au pied de la plus haute montagne.

— Voici la plus haute montagne ; c'est à vous maintenant à vous tirer d'affaire, adieu !

Il a monté, il a monté et puis il a trouvé le vieillard qui arrivait à sa rencontre et qui l'a conduit chez lui dans une vieille mesure. Lorsqu'il, est arrivé, il était déjà nuit et le vieillard fit venir ses trois filles pour qu'elles fissent le souper.

Après souper, il lui dit :

— Demain matin, à la pointe du jour, tu te lèveras et tu iras dans cette bruyère là-bas, tu couperas tous les arbres, tu laboureras, tu sèmeras le blé qui est dans l'étable, tu attendras qu'il ait poussé, qu'il ait produit, tu couperas le blé, tu feras la farine et tu porteras le pain cuit : voilà ton premier travail.

Il va se coucher et, pendant la nuit, il pensait : « Comment pourrais-je faire pour me tirer d'affaire ? Celui-là te tue si tu ne fais ce qu'il t'a dit. »

Au moment où il était ainsi il entendit ouvrir la porte de la chambre et dire :

— Ne t'épouvante pas, va, je suis la fille du vieux. Je viens t'apporter une boîte avec une poudre. Avec une prise de cette poudre tu pourras faire le travail que mon père t'a donné ; sinon, si tu ne le fais, il te coupera la tête et tu ne sortiras plus d'ici ! Tu prendras une prise de la poudre et tu diras :

— Par ordre de ma boîte, que les pins soient coupés, que la terre soit labourée, le grain semé, mûr, coupé, la farine faite, le pain cuit pour être porté à la maison.

Il arrive avec le pain et le vieillard lui dit :

— Es-tu sorcier ?

— Dieu m'en garde !

Ils soupèrent et, après souper, il lui donne une autre tâche :

— Demain matin, de bonne heure, tu descendras à l'étable ; en bas il y a trois chevaux, tu mettras la selle de velours sur le cheval noir, tu monteras dessus et tu iras le promener dans la campagne.

Il se coucha comme d'habitude et, à minuit, il vit de nouveau la fille cadette du vieillard :

—Tu te rappelleras que le cheval noir c'est mon père; tu saisis la selle de velours et tu la selleras avec soin, la bride et tout ce qu'il faut, tu prendras un bâton, et *coups sur l'âne*⁴. Quand il sera bien fatigué, tu retourneras et tu l'attacheras dans l'étable, tu mettras la selle où elle était et tu viendras souper.

Il fit ce que lui avait dit la fille du vieux et, après qu'il fut monté pour souper, le vieillard lui dit alors :

—Es-tu sorcier, toi?

—Dieu m'en garde!

Ils soupèrent et, après souper, il lui donne une autre tâche :

—Tu sais que, lorsque je suis venu de ton pays, j'ai passé un lac, j'y ai perdu un diamant que j'avais au doigt; il faut que tu ailles me le chercher. Ce sera la dernière tâche que je te donne, parce que je vois que je ne puis rien gagner avec toi. Je te donnerai une de mes filles en mariage, si tu fais ce que je t'ai dit.

Ils soupent de nouveau et à minuit la fille va encore le conseiller et elle lui dit :

—Demain matin, à la pointe du jour, tu iras dans cette chambre qui est ici derrière, tu trouveras une terrine et un sabre; nous partirons tous les deux et nous irons chercher le diamant.

Le lendemain matin ils se mirent en chemin pour aller chercher le diamant. Quand ils furent au bord du lac, elle lui dit :

—Il faut que tu aies un grand courage, celui de me couper en morceaux dans la terrine; et, quand je serai dans la terrine, tu la prendras et la jetteras dans le lac; tu feras attention en me jetant dans le lac de ne point laisser tomber de mon sang à terre, sinon je ne pourrais plus ressusciter.

Il la coupa en morceaux, la jeta dans le lac et il attendit sa résurrection. En la jetant dans le lac il s'aperçut qu'une goutte de sang de la grosseur d'une tête d'épingle était tombée à terre. Il attendit tout le jour jusqu'au soir, il ne la voyait point revenir et il avait décidé de s'enfuir. Au moment qu'il s'enfuyait il entendit crier :

—Attends, attends car je suis ici!

Alors il alla à sa rencontre et elle lui porta le diamant. Elle lui dit :

—Vois, tu as versé une goutte de sang, c'est pour cela que je n'ai pu ressusciter de suite; vois, il me manque le bout du petit doigt; suffit, nous l'avons trouvé, retournons-nous en vite à la maison.

Il porta le diamant au vieillard, puis ils furent souper. Le vieillard lui répéta :

—Es-tu sorcier?

⁴ Locution mentonnaise.

— Dieu m'en garde !

Ils soupèrent. Après souper, le vieux lui dit :

— Demain, je vais te marier avec une de mes filles ; je te banderai les yeux, et je les ferai mettre en rang et, pendant trois fois, il faut que tu choisisses la même, alors elle sera ta femme.

Ils allèrent se coucher et à minuit la fille vint l'avertir :

— Prends garde de ne point te tromper ; d'abord tu toucheras la main et tu t'apercevras par le petit doigt auquel il manque un morceau à qui tu devras t'adresser et tu ne pourras pas te tromper.

Le lendemain il fit mettre les filles en rang, il lui banda les yeux et il lui dit :

— Choisis entre les trois celle que tu voudras.

Alors il toucha la main à toutes les trois et pendant trois fois il devina celle qu'il voulait.

Le vieillard lui débanda les yeux et leur dit :

— Maintenant je vais vous marier.

Il alla dans la forêt, il y avait un ermite et il alla les marier dans l'ermitage. Retournés à la maison ils firent le repas de noces et ils allèrent se coucher. Pendant la nuit la fille dit à son mari :

— Sais-tu de quoi il retourne ? Prends tous les livres de mon père ; descendons à l'étable ; selle un cheval pour moi et un cheval pour toi et fuyons dans ton pays ; sans cela mon père finira par te tuer.

Le matin ils firent ce qu'elle avait dit ; ils prirent les livres et, montés sur les chevaux, ils s'enfuirent. Le vieux entendit le mouvement des chevaux et se leva ; il alla voir dans l'étable et il ne vit plus les chevaux ; il remonta dans la chambre et il ne trouva plus les livres. A force de chercher il en trouva un tout petit que, dans leur fuite, ils avaient laissé tomber. Quand il eut ce livre il descendit dans l'étable, il prit le cheval noir et il va pour les attraper. Ce cheval noir courait comme le vent. Il finit par les voir de loin et sa fille, quand elle vit que son père s'approchait, prit sa boîte la jeta et dit :

— Par ordre de ma boîte qu'une grande rivière se forme et que mon père ne puisse passer.

Le père qui vit qu'il ne pouvait plus passer, prit le livre qu'il avait et le jeta dans la rivière et il dit :

— Je te maudis ! Que le premier qui, en arrivant, embrasse ton mari fasse que vous ne vous reconnaissiez plus !

Ils arrivèrent à son pays où sa mère l'attendait avec impatience ; elle le vit arriver et elle lui sauta immédiatement au cou. Il voulait la repousser pour qu'elle ne l'embrassât pas, mais la fougue de sa mère fut trop forte et elle l'embrassa et

il ne reconnut plus sa femme. Lui, sa mère le conduisit à la maison ; elle, s'en fut se placer comme cuisinière dans une auberge.

Au bout de quelque temps, ce jeune homme ne se souvenant plus de sa femme, son père décida de le marier. Il se marie avec une fille de son rang et ils vont faire le repas où la fille du vieux était placée comme cuisinière.

Ils allèrent commander le repas et le patron dit à la cuisinière :

— Demain, il vous faudra préparer le dîner⁵ pour cinquante personnes.

Le jour du repas, il était déjà onze heures et elle n'avait pas encore allumé le feu. Le patron va lui chercher querelle parce que, tout à l'heure, ils allaient arriver et elle n'avait point encore allumé le feu. Elle lui dit :

— Ne vous inquiétez de rien, quand ils arriveront tout sera prêt.

Les époux arrivent et se mettent à table et, en un instant, tout fut servi. Quand ils furent arrivés au dessert chacun chanta une chanson ; ils s'amusaient et inventaient des jeux. La cuisinière se présente à l'épouse, habillée en montagnarde, et lui dit :

— Si vous voulez, permettez-moi de faire quelque jeu comme on fait dans notre pays.

Et les invités disent :

— Qu'est ce que cette montagnarde ? Que sait-elle ? Allez-vous en.

Et l'époux avec l'épouse disent :

— Laissez-la faire ; peut-être fera-t-elle quelque chose qui nous amusera. Faites ce que vous voulez.

Alors elle va dans la cuisine ; elle prend une grande terrine pleine d'eau et dit à l'épousée si elle veut lui confier son anneau de mariage. L'épousée le lui donne ; elle le jette dans la terrine ; elle prend un pigeon et elle le met en petits morceaux. Après, elle prend un petit plat, elle y met le pigeon et elle le jette dans la terrine et elle porte la terrine au bout de la table. Après un quart d'heure, le pigeon sort de la terrine avec l'anneau pendu au bec et l'apporte à l'épousée.

Tout le monde frappa des mains et l'époux a reconnu sa première femme en se rappelant qu'il l'avait coupée en morceaux.

Alors l'époux a laissé l'épousée et il prit sa première femme. Les parents de l'autre l'attaquèrent devant le tribunal qui condamna l'époux à s'en aller avec sa première femme.

CONTÉ PAR FLEURY CARENSO

⁵ On appelait ainsi le repas du midi.

LE DIABLE JOUÉ PAR SA FEMME

Un homme et une femme avaient une fille qu'ils voulaient marier ; ils avaient chargé quelqu'un de leur amener un homme bien fait et riche : ils croyaient que le bonheur se trouvait dans la richesse et la beauté.

Enfin, un homme se présente qui, à première vue, leur convient, mais il ne convenait pas trop à la fille qui avait en tête un autre jeune homme qui n'était ni aussi beau ni aussi riche.

Avec le consentement du père et de la mère, ce seigneur se met à faire la cour, et par là voyant que cela n'allait pas trop vite, un soir qu'il faisait mauvais temps, il l'enlève, il la porte dans une grotte profonde et obscure. Dans cette grotte, tout au fond, il y avait une rangée de grosses marmites et de grands chaudrons qui bouillaient sur le feu et il lui dit :

— Voici ta tâche, tu auras à entretenir le feu tout le jour et toute la nuit. Voici ton anneau que je te donne ; je suis obligé de sortir tous les matins jusqu'au soir. Prends garde de ne pas regarder à l'intérieur des chaudrons, parce que je verrais et je devinerais si tu l'as fait ; et, si tu le fais, je t'assomme !

Et il s'en va. Quand il fut dehors, elle eut l'envie de regarder dans les marmites ; mais elle ne savait comment faire entre la crainte du mari et l'envie d'y regarder, quand elle entend une voix :

— Marguerite ! Marguerite.

Elle va auprès de la bassine d'où la voix sortait et elle y voit son grand-père, coupé en morceaux, qui bouillait.

Celui-ci lui dit :

— Malheureuse, que fais-tu ici à l'enfer ? Tu es dans les mains du Diable ! Regarde dans toutes les marmites et tu trouveras beaucoup de personnes de connaissance. Fuis d'ici parce que si tu ne t'enfuis il te mettra dans une bassine.

— Comment puis-je faire ?

— Écoute, derrière la porte il y a un essuie-mains qui a la vertu d'effacer toutes les taches qui pourraient tomber sur les mains et paraître sur l'anneau ; si tu t'en frottes les mains, le Diable ne pourra jamais s'apercevoir de rien. Donne-nous à tous qui sommes dans les marmites et les bassines un peu de calme, pour aujourd'hui au moins ! Et puis, quand tu auras rallumé les feux, tu feras ce que je t'ai dit et ce que je vais te dire pour t'enfuir.

Le soir, le Diable est de retour et dit à sa femme :

— As-tu fait ce que je t'ai dit ?

— Oui.

— Tu n'as pas regardé dans les bassines ?

— Non.

— Montre-moi tes mains.

Cette pauvre femme tremblait comme la feuille ; mais elle se rassura quand elle vit que le Diable ne s'apercevait de rien.

— Ça va bien, n'as-tu besoin de rien demain ?

— Oui, fais-moi un plaisir, porte un souvenir à mon père et à ma mère, de ma part.

— Tu as raison, je leur porterai cette caisse d'argent.

Dans la nuit, la femme se cache dans la caisse et le matin le Diable la met sur ses épaules et part, sans regarder dans le lit de sa femme.

Au bout d'un certain temps la femme voit sur le dos du Diable une ligne d'écriture et elle lit : « Je te vois ! »

— Je te vois ! se met-elle à dire tout étonnée et à haute voix.

« Je te vois ! », entend dire le Diable qui croit avoir entendu la voix de Dieu et il a peur.

« Je te vois ! » et il s'épouvante davantage.

« Je te vois ! » et il se met à courir.

« Je te vois ! » et il se met à galoper.

« Je te vois ! Je te vois ! »

Autant de coups de fouet qui le font vite arriver à la maison des parents de la pauvre femme épouvantée, mais qui voit pourtant l'effet des paroles : « Je te vois ! Je te vois ! » et le Diable sans haleine jette la caisse dans la maison des parents ébahis et s'enfuit. Ces pauvres gens ouvrent la caisse et sont extraordinairement étonnés d'y trouver Marguerite les jambes et les bras cassés. Ils firent appeler le médecin et le curé. Tous les soins voulus lui sont donnés ; mais elle en eut pour longtemps à se tirer d'affaire après avoir employé plus d'un baril d'eau bénite.

Elle a fini par se faire religieuse.

LA FEMME EMPLUMÉE

Il y avait un homme qui avait douze enfants; il arriva que pour le treizième il n'osa plus aller chercher un parrain et une marraine; alors sa femme lui dit :

— Vas-y pendant la nuit, de manière que personne ne te connaisse.

Il trouva un homme âgé tout *déchiré* (ridé) qui l'appela par son nom et lui demanda ce qu'il avait pour être si triste. Alors il lui dit qu'il avait treize enfants et qu'il n'avait pas grand-chose à leur donner à manger et qu'il était triste pour cela et parce qu'il cherchait un parrain et une marraine. Alors le vieillard lui dit qu'il était un des mieux *partagés* (chanceux) du monde puisqu'il avait douze enfants, et il lui a dit qu'il y avait de grands seigneurs riches qui auraient payé des milliards pour avoir un enfant; alors en même temps il lui demanda s'il voulait qu'il fût parrain.

Alors l'homme se retourna et dit qu'il n'avait aucune difficulté à l'accepter comme parrain; mais qu'il s'était aperçu qu'il était pauvre comme lui.

Alors il lui dit :

— Marche un peu plus loin, tu trouveras un grand seigneur.

Quand il fut un peu plus loin, il vit ce seigneur à cheval qui l'appela par son nom. Il lui dit ce qu'il avait à être si triste.

Alors le seigneur lui dit :

— Ne sois pas si chagrin, je ne fais aucune difficulté pour être le parrain, mais, moi, dans l'église je ne puis aller; obtiens que je le sois par procuration, car je t'envoie des domestiques, ils te porteront du pain, des vermicelles, de la viande, de l'argent et de tout, jusqu'à ce que ton fils ait sept ans et trois jours.

Quand il eut dit cela, il dit encore :

— Ce n'est pas le tout, il faut que tu me le donnes lorsqu'il aura sept ans et trois jours.

Alors ce pauvre homme s'en vint tout chagrin à la maison et dit à sa femme :

— Tu m'as mal conseillé, tu m'as fait sortir la nuit et je suis malheureux parce qu'il m'a demandé qu'après sept ans et trois jours mon fils devienne le sien.

Alors sa femme lui dit :

— Ne sois pas si triste... Lorsque tu rencontreras ton compère, tu lui diras que l'enfant ce n'est pas toi qui l'as fait, que c'est moi qui l'ai fait, et tu lui diras

comme ceci, que, s'il veut l'enfant, il devine en trois fois quel est l'animal qui se trouve dans une chambre.

Quand les sept ans et trois jours furent passés, il trouva son compère qui lui dit :

— Compère, prépare-toi, c'est demain le jour que je dois deviner quel animal est caché dans la chambre.

Or, le lendemain, la femme se déshabilla toute nue, s'enduisit de miel et prit ensuite un drap de lit plein de plumes et se vautra dedans. Le compère vint et dit à l'homme si cet animal était préparé.

Alors la femme se dressa toute droite, éparpilla ses cheveux tout autour du corps, puis elle se baissa dans la chambre avec la tête au milieu des jambes. Alors le compère vint et le mari lui dit :

— Je veux qu'en trois fois tu devines, mais je ne veux pas que tu mettes trop de temps entre une fois et l'autre.

Alors il ouvrit la chambre et le Diable vit cette bête, il s'épouvanta et dit qu'il n'avait jamais vu une bête comme celle-là.

Alors il dit la première fois :

— C'est un éléphant.

— Non, et d'un.

— C'est un tigre.

— Non, et de deux.

— C'est un loup des plus méchants.

— Non, et de trois, c'est fini.

Alors la femme, qui vit qu'il n'avait point gagné, se dressant et parlant grossièrement, s'est enlevée les cheveux de devant la figure. Alors le Diable dit que les femmes ont un point de plus que le Diable.

Maintenant passe par une porte, passe par l'autre,

Va chez le roi qui t'en racontera une autre.

CONTÉ PAR ANGELINE LAURENTI, DITE *LA LOULA*

L'INGRATITUDE

Il y avait un jeune homme assez riche qui se dit comme ceci :

— Que fais-je ? Il faut que je me marie.

Et il se maria.

Quand ils furent mariés, sa femme voulait commander, et tous les soirs, quand il revenait du travail, elle lui cherchait querelle. Elle en arriva au point de le frapper quand il arrivait.

Cet homme était si bon, si débonnaire, qu'il jugea à propos de s'en aller pour la punir. Il s'enfuit à la garde de Dieu et il marche. Quand il fut à une certaine distance, il rencontra un gros serpent sous une lourde pierre qui lui dit :

— Ô bel homme, venez un peu me lever d'ici ; car il y a déjà passé bien du monde et personne n'a encore voulu me faire le plaisir de me venir en aide.

La compassion le prit et il lui enleva la pierre de dessus. Ce serpent, quand il fut libre, dit à l'homme :

— Il y a déjà bien du temps que je suis sans manger et j'ai faim, il faut que je te mange !

Cet homme dit :

— Après le service que je t'ai rendu tu veux me manger !

— Oui, parce que, comme il ne passe personne autre, je suis obligé de te dévorer !

— Eh bien, faisons une chose, allons-nous en ensemble ; si nous rencontrons trois personnes qui disent que tu fais bien de me manger, eh bien tu me mangeras !

Ils se mettent en route et le premier qu'ils trouvent était un chien vieux, bien vieux. Ils lui disent :

— Ô beau chien, jugez un peu cette affaire. Voici : il y avait un serpent qui était sous une grosse pierre et qui m'a supplié de le lever de dessous cette pierre, et je l'ai levé et maintenant il me veut dévorer ! Cela est-il juste ?

— Moi, quand j'étais jeune, c'était à qui pouvait me caresser ; maintenant que je suis vieux, mon maître m'a chassé ; votre affaire ne me regarde pas !

— Et d'un qui te donne tort, dit le serpent à l'homme.

— Eh bien, allons en chercher encore deux autres !

Ils firent un certain bout de chemin. Ils trouvent un vieux cheval et ils lui disent de juger cette affaire et l'homme dit :

— Est-ce juste ?

— Moi, quand j'étais jeune, j'étais dans les brancards d'une voiture de milord ; plus tard, on me vendit à un charretier qui me donnait plus de coups que de foin ; maintenant, que je ne suis plus bon à rien, ils m'ont chassé ; votre affaire ne me regarde pas !

— En voilà deux qui te donnent tort ; au troisième !

Ce pauvre homme commençait déjà à trembler. Ils se mettent en route et ils trouvent un renard ; et le renard qui est rusé leur demande à juger l'affaire.

L'homme lui dit ce qui s'était passé et ajoute :

— Est-ce juste ?

Le renard dit :

— C'est une affaire un peu délicate ; pour juger cette affaire, il faut que je voie comme le fait s'est passé.

Le serpent comme l'homme lui disent :

— Oui, venez, nous allons vous le faire voir.

Quand ils furent sur place, le renard dit au serpent :

— Mets-toi un peu dans la position où tu étais.

Et le serpent se met à l'endroit où il était quand il avait la grosse pierre dessus.

Puis le renard dit à l'homme :

— Pour pouvoir bien juger si c'est juste ou non, tourne-lui la pierre dessus comme elle se trouvait.

Quand il eut la pierre dessus, le renard se dit :

— Ici j'ai quelque chose à gagner ; et il dit au serpent :

— Est-ce ainsi que tu étais quand cet homme t'a enlevé la pierre de dessus ?

— Oui.

— Alors, restes-y !

Ainsi l'homme fut délivré du serpent ! Cet homme dit au renard :

— Je vous remercie beaucoup ; dites-moi, que puis-je faire pour vous être agréable ?

— Oh, dit-il, pas grand-chose ; il faut que tu me laisses entrer dans ton poulailler pour que j'aie à manger deux poules. L'homme dit :

— Oui, oui, viens avec moi !

Il conduisit le renard dans sa campagne et la femme, qui vit venir le renard pour manger les poules, se mit à crier :

— Le renard ! Le renard !

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

Tous les voisins sortirent avec des fusils et obligèrent le renard à s'enfuir.

L'homme prend la défense du renard qui l'avait sauvé et dit à sa femme :

— Viens avec moi pour que je te montre un trésor.

La femme va avec lui et le renard et ils la conduisent où le serpent était sous la pierre :

— Soulève cette pierre !

La femme, qui ne se doutait de rien, soulève la pierre et le serpent sort, se jette sur elle et la mange ; et l'homme fut ainsi délivré de tout, du serpent et de sa femme.

CONTÉ PAR FLEURY CARENSO

LES DEUX MARCHANDS

Il y avait une fois deux marchands qui venaient à la foire pour vendre. En marchant ils firent un pari. L'un d'eux s'appelait Pierre et l'autre Paul. Paul dit à Pierre qu'il était capable de briser une glace d'un coup-de-poing.

Pierre disait qu'il n'en était pas capable.

Pour juger l'affaire ils prirent deux témoins et, quand les témoins furent arrivés, ils parièrent toute leur fortune. Alors Paul donna un coup-de-poing sur la glace et la brisa et Pierre perdit tout. Pierre, sans le sou, s'en alla dormir dans le creux d'un arbre.

Alors, dans la nuit, comme il ne pouvait dormir parce qu'il faisait trop froid. Vers minuit, il vit une troupe de vieilles femmes et toutes ces vieilles femmes étaient des sorcières. Elles montèrent toutes sur cet arbre et s'assirent sur les branches et chacune donnait son avis. Dans la bande il y en avait une qui ne parlait jamais, alors l'une d'elles lui dit :

— Et vous, tante, vous ne dites rien, non ?

Alors cette vieille répondit :

— Que voulez-vous que je dise, je dis que le fils du roi est malade depuis tant d'années et qu'aucun médecin n'a pu le guérir, parce qu'ils ne connaissent point le remède qu'il lui faut et pourtant il est si facile. Le roi a un bassin dans son jardin et dans ce bassin il y a un poisson qui, s'ils le prennent et le font bouillir, puis s'ils mettent le bouillon dans une bouteille pour lui en donner une cuillerée tous les quarts d'heure, guérira bel et bien le fils du roi quand la bouteille sera vide.

Aussitôt que les sorcières furent parties, celui qui était dans le creux de l'arbre et qui avait tout entendu se présente au palais du roi et demande de parler au roi. Alors le roi dit de monter et il dit au roi qu'il était capable de guérir son fils.

— Ô brave homme, lui fut-il répondu, si tu guéris mon fils, qui peut dire ce que je te donnerais ?

— Eh bien, Majesté, il me faut douze hommes et nous allons de suite chercher le remède.

Alors ils furent dans le bassin et ils prirent le poisson ; et puis Pierre le fit bouillir, fit le remède et le fit prendre peu à peu au fils du roi qui fut immédia-

tement guéri. Alors le roi fit cadeau d'une fortune à Pierre. Pierre partit de suite avec sa fortune et, étant en chemin, rencontra Paul qui lui dit :

— Comment cela se fait-il, Pierre, que je t'aie laissé si mal conditionné⁶ et que je te retrouve si propre.

Alors Pierre lui dit :

— Si tu savais ! Quand tu m'as laissé, je suis allé me coucher dans le creux d'un arbre, de celui-là ; vers minuit, il vint beaucoup de femmes qui sont montées s'asseoir sur les branches et tinrent un conseil ; j'ai reconnu que c'était des sorcières et j'ai appris comment fabriquer le remède qui a bel et bien guéri le fils du roi, ce que j'ai fait de suite et on m'a donné tout cet argent.

Alors Paul dit :

— Une disgrâce m'a fait tout perdre. Ce soir, je vais un peu voir, à mon tour, si je puis gagner quelque chose.

Alors il y alla et, à minuit, les sorcières se placèrent de nouveau sur les branches et cette vieille dit :

— L'autre soir quelqu'un m'a entendu et a fait guérir le fils du roi, et ce soir, avant de parler, je veux passer une visite autour de l'arbre.

Alors elles descendirent toutes et elles trouvèrent cet homme caché dans le creux ; elles lui donnèrent une rossée si soignée qu'il fut obligé de s'enfuir à demi mort pour ne pas en prendre davantage.

CONTÉ PAR UNE VIEILLE À M. A. GIOAN

⁶ En si mauvaise condition de fortune.

LE POT DE TERRE

Il y avait deux sœurs : l'une, fille, vieille, décrépite ; l'autre, mariée, avait sept enfants. Il advint que celle qui était fille était plus à l'aise que sa sœur et elle l'aidait. Alors elle lui dit qu'elle lui donnât une petite fille qui n'avait pas encore sept ans.

Il advint ensuite que la petite fille, à minuit, entendit parler sa tante et qu'elle se mit à regarder et à écouter. Sa tante prit un pinceau et s'approcha de l'âtre, où il y avait un pot de terre haut comme ça. Elle se mit à tourner le pinceau et dit :

Vira, Vira ; pignatan

Pouartamé d'ouna é bellé san⁷ !

Alors la tante disparut. Jusqu'au matin, au premier coup de l'angélus, elle ne retourna point. Alors la petite dit à sa mère qu'elle ne voulait point retourner chez sa tante qui la laissait seule pendant la nuit. Mais le soir venant, la tante pleurait et disait que ce n'était point vrai, et la mère eut compassion d'elle croyant que l'enfant avait rêvé. Cette petite fille, la nuit suivante, attendit que sa tante fût partie, se leva, prit le pinceau et dit :

Vira, vira ; pignatan

Pouartamé d'ouna é bellé san !

Alors cette petite se trouva dans une grande salle avec de grands seigneurs, par la vertu du pot de terre. Dans cette salle de grands seigneurs, elle s'est trouvée avec tous les *matagous*⁸ et ces âmes, vous savez, monsieur ! Là, on dansait, on tournait la farandole et il y avait celui qui commandait à toutes ces âmes. Tous étaient à regarder cette petite fille et la tante dit à ces âmes qu'elles ne fissent aucun mal à cette enfant qui n'avait pas encore sept ans. Alors celui qui commandait dit :

— Où êtes-vous allé, vous ?

⁷ Tourne, tourne, pot de terre,
Porte-moi où sont les belles !

⁸ Esprits.

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

— Je suis allé dans un pays où il y avait deux époux. J'ai serré la main à l'épouse et elle est tombée en langueur, là-bas.

— Et toi, où es-tu allé ?

— Moi, je suis allé dans une maison où il y a une vieille dame et je lui ai donné le *consumatou*⁹ ; maintenant, s'ils ne prennent de l'eau bénite, elle ne peut revenir à la santé.

Cette petite écoutait tout ce qu'elle entendait dire. Alors, le chef dit :

— Ceux qui entendent ne doivent rien dire, sinon rien ne réussira !

Quand ils eurent tous parlé, ces *coussé*¹⁰ dansèrent une grande farandole et disparurent. Ils laissèrent cette petite fille dans le palais. Elle vit une petite lueur dans une chambre, elle alla vers la lumière et elle vit une nourrice qui berçait un enfant qui était le fils d'un grand seigneur à qui le palais appartenait. Cette petite fille s'approcha du berceau et soupira. La nourrice aperçut cette créature et s'effraya. Alors vite elle appela le monsieur, parce que dans la maison il y avait une personne qui était venue elle ne savait d'où. Ce monsieur dit à la petite :

— Qui es-tu ?

Elle se mit à pleurer et lui dit :

— Je suis de ce pays-là et la nièce d'une tante qui a un pot de terre à qui elle dit :

Vira, vira, pignatan

Pouartamé d'ouna é bellé san !

J'ai fait comme ma tante et je suis venue ici.

Alors ce monsieur voulait la faire conduire dans son pays ; mais elle ne voulut point partir avant trois jours pour faire deux opérations. Elle alla chez l'épouse avec de l'eau bénite, elle lui lava l'anneau qui était plein d'une espèce de poussière ; et puis, chez la vieille dame à qui elle trouva un morceau de peau sur la pointe du cœur. Elle les guérit toutes deux.

Le seigneur la fit transporter au pays. Quand elle fut arrivée, on fit un grand repas et une bonne noce et elle fit savoir que la sœur de sa mère allait la nuit avec les *matagous*, les *coussé* et les mauvais esprits ; mauvaises gens qui abandonnent leur âme au démon !

CONTÉ PAR ANGELINE LAURENTI, DITE LA LOULA

⁹ Consomptif.

¹⁰ Êtres surnaturels, en général.

LE DIAMANT

Il était autrefois un homme qui avait trois filles. Et il y avait un jeune homme qui, le jour, était crapaud, mais beau garçon la nuit, et qui voulait en épouser une. Une de ces trois filles lui dit :

— D'un crapaud je ne veux point pour époux.

Le lendemain, la deuxième lui dit aussi qu'elle ne le voulait pas parce qu'il n'était qu'un crapaud ; le surlendemain, la dernière des sœurs y fut le voir et l'accepta.

Alors il lui dit comme ceci :

— Bien, alors nous nous marions, ma pénitence est faite ; mais ne dis rien à tes sœurs.

Elle ne tint pas parole, et il lui dit :

— Tu as parlé à tes sœurs et on m'a doublé ma pénitence ; et toi, aide-moi à la faire pour que je termine plus vite.

Alors elle lui dit :

— Que faut-il que je fasse ?

Il lui dit :

— Ici, tu as un diamant et, si tu trouves quelqu'un qui pleure ou qui a quelque chose, tu lui diras : « Par la vertu du diamant que cela te passe ! Et cela lui passera. »

Alors elle rencontre un enfant qui pleure et elle dit :

— Donnez-le moi un peu.

— Vous êtes bien bonne, car il y a tout aujourd'hui qu'il pleure.

Alors elle lui dit :

— Que par la vertu du diamant il se taise, qu'il danse et qu'il saute.

Et il le fit.

Elle alla chez une femme à qui elle dit de la prendre pour domestique :

— Eh, il n'y en a même pas pour nous !

— Allez, vous ne vous en repentirez point !

Le lendemain, elle se mit à faire le pain et dit :

— De par la vertu du diamant que tous viennent acheter dans la boutique !

Le soir on refit de nouveau le pain et, de par la vertu du diamant, ils vendaient tout et qui entraient et qui sortait. Il y avait trois jeunes gens qui se sont énamou-

rés de cette femme. Alors ils lui dirent d'aller dormir avec eux. Elle leur dit que oui.

Alors ils lui demandèrent le prix.

L'un offrit deux mille francs ; l'autre, mille et le dernier mille aussi.

Un soir, le premier y fut, celui des deux mille francs. Il lui compta ses deux mille francs. Alors elle brassait le pain et remettait le levain et elle lui dit de tamiser cette petite quantité de farine et que de par la vertu du diamant, il continuât à tamiser jusqu'au lendemain.

Le lendemain vint l'autre ; il lui compta ses mille francs et elle lui dit de souffler un peu le feu et que, de par la vertu du diamant, il soufflât jusqu'au lendemain matin ! Il devint gonfle à force de souffler.

Le lendemain, elle le chassa lui disant que ce n'était pas la manière de se conduire !

Le soir, l'autre y alla, celui des mille francs aussi :

— Dis, te voici ?

— Oui !

Il lui compta son argent.

— Tenez, faites une chose, je refais le levain, moi ; vous, fermez un peu la porte. Par la vertu du diamant qu'il ferme et qu'il ouvre jusqu'à demain matin.

Et, le matin, elle le chassa aussi.

Alors ces trois hommes se sont mis d'accord tous les trois et ils voulaient la faire appeler (en justice). Ils allèrent chez l'empereur qui envoya quatre ou cinq femmes pour la prendre. Alors ces femmes lui dirent :

— Belle femme, venez, l'empereur vous appelle.

Alors elle leur dit :

— Commencez à aller. Par la vertu du diamant qu'elles courent, qu'elles se relèvent les jupons et quelles se tapent sur le cul !

C'était un scandale dans toute la ville. Alors, on lui envoya quatre hommes. Ces hommes lui dirent :

— Belle femme, venez avec nous chez l'empereur.

Elle alors, leur dit :

— De par la vertu du diamant qu'ils se mettent à jouer à saut-de-mouton et qu'ils courent l'un après l'autre se sautant sur le dos.

Alors elle alla chez la boutiquière et lui dit :

— Vous savez, je m'en vais parce que j'ai fini maintenant et cela peut mal tourner !

— Voyez, cela me fait de la peine de vous voir partir ! Mais elle ne voulut rien

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

entendre et elle s'en fut avec ses mille francs auprès de son mari le crapaud qui lui dit :

— La pénitence est faite et je ne suis plus crapaud !

Alors, quelle fête !

Et ses sœurs étaient jalouses de ne l'avoir pas pris comme mari.

CONTÉ PAR MADAME IRÈNE GENA

JEAN SANS PEUR

Il y avait un palais où personne ne pouvait habiter, il y avait de mauvais esprits. Tous ceux qui y allaient étaient, le lendemain, emportés par la confrérie de la miséricorde. Alors il s'en trouva un que l'on appelait Jean sans peur. Le Gouvernement l'envoya chercher et lui demanda s'il se trouvait capable d'habiter une nuit dans cette maison. Il dit que oui, et qu'on lui donnât de la viande, du pain et du vin.

Le Gouvernement lui donna de tout cela. Quand il fut minuit il entendit un grand bruit sur le toit. Alors il dit :

— De la part de Dieu, si vous êtes de bonnes âmes, descendez ; si vous êtes de mauvaises âmes, d'où vous venez, retournez !

Il vit descendre une jambe ! Puis, il entendit crier :

— Lève-toi de dessous, le Diable descend !

Alors l'autre jambe descend, puis un bras, puis l'autre bras ; puis le corps et tout se met ensemble debout devant Jean, qui dit :

— Si vous êtes une bonne âme, parlez !

Alors, il lui parla et lui dit :

— Jean, viens avec moi, en bas, dans le jardin.

Jean lui dit de descendre lui, le premier.

Il descendit.

Quand il fut dans le jardin, il lui dit de prendre une sape et de creuser là.

Jean lui dit :

— Creusez, vous, le premier, je tiendrai la lumière.

Ils creusèrent et mirent hors de terre trois marmites d'or.

Le spectre dit :

— Une, vous direz qu'ils la rendent, car ça provient d'un vol ; mon père a laissé les trois marmites à mes frères et à moi. J'ai tout pris à mes frères. L'autre marmite, vous direz qu'ils la donnent aux pauvres du pays.

Alors Jean lui dit :

— Mettez-moi tout cela par écrit.

Et le mort lui mit tout par écrit.

Alors il dit encore qu'ils lui fissent dire des messes, parce que, depuis qu'il était

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

mort, il était errant dans l'air et qu'il n'avait plus la patience de rester en aucun endroit. Puis il dit :

— Tournez votre visage de côté que je m'en aille¹¹.

Le matin, la confrérie de la miséricorde vint pour prendre Jean que l'on trouva à la fenêtre fumant une pipe.

CONTÉ PAR ANGELINE LAURENTI DITE *LA LOULA*

¹¹ Les revenants ne veulent pas être regardés lorsqu'ils disparaissent.

LA POULE INVISIBLE

Il y avait une fois une fille qui, étant restée sans père et sans mère, fut obligée d'aller au village chercher du travail et de passer dans un bois au milieu duquel il y avait une maison que l'on disait habitée par un sorcier. Quand cette fille arriva devant la maison, le sorcier était sur la porte et avait dans ses bras une poule blanche qu'il caressait.

Le sorcier l'arrêta en demandant où elle allait. Cette fille dit qu'elle était malheureuse et qu'elle allait chercher du travail. Le sorcier lui dit de rester avec lui, d'avoir soin de son ménage et surtout de sa poule blanche et la fille accepta.

Un jour que la fille était à la cuisine, elle entendit une voiture s'arrêter devant la porte. Le sorcier, étant chez lui, descendit, prit la poule blanche dans ses mains et dit à la fille de répondre à celui qui demanderait par qui était habitée la maison, qu'elle l'habitait seule. Le géant, tout en caressant sa poule, dit : « Nuit devant moi et jour derrière pour que personne ne me puisse voir. » Et il disparut avec sa poule.

Les voyageurs, étant descendus, entrèrent dans la maison et demandèrent à cette fille de les laisser se reposer un peu, car ils étaient fatigués. Un moment après, quand les voyageurs se disposèrent à partir, ils trouvèrent le cocher sur sa voiture, mais tous leurs bagages fouillés et leur argent disparu. Le cocher déclara ne pas avoir quitté la voiture et n'avoir vu personne. Les voyageurs, tristes et étonnés, retournèrent au village.

La jeune fille avait vu ce qui s'était passé et elle avait entendu le sorcier dire : « Nuit devant moi et jour derrière moi pour que l'on ne puisse me voir. » Et, enfin, elle avait vu repaître le sorcier avec sa poule, le sac d'argent en main, pour lui défendre de parler à personne de ce qu'elle avait vu si elle ne voulait mourir.

Un jour que le sorcier était sorti, elle prit la poule dans ses bras et répéta les paroles du sorcier et disparut avec la poule. La jeune fille, après avoir marché longtemps, se trouva devant un fort entouré de soldats et qui était fermé. Comme elle était invisible elle put entendre tout ce que l'on disait. Il y avait dans ce fort un roi et sa fille que l'on voulait mettre à mort à dix heures sonnées.

La jeune fille entra dans le fort et déclara au roi et à sa fille qu'ils allaient mourir, mais qu'elle était venue pour les sauver. Elle caressa la poule en lui disant : « Nuit devant moi et jour derrière moi afin que personne ne puisse nous voir. »

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

Elle put partir ainsi avec le roi et sa fille et sortir du fort sans être vus. Les soldats cherchèrent partout le roi et sa fille et ne purent jamais les retrouver.

CONTÉ PAR ANNANETTA BORFIGA

LE SORCIER BRÛLÉ VIF

Une fille et un garçon, qui habitaient à la campagne avec leurs parents, allèrent un jour chercher des fleurs. Ils marchèrent toujours devant eux et, la nuit venue, ils se trouvèrent égarés et ne sachant de quel côté était leur maison. Ils pleuraient à chaudes larmes.

Enfin, ils trouvèrent, devant eux, un sorcier qui leur demanda ce qu'ils avaient et leur dit de venir avec lui, et que le lendemain, au jour, il les conduirait chez eux. En arrivant à l'habitation du sorcier ils virent des animaux de toute espèce qui tous vivaient paisiblement ensemble. Ces enfants furent effrayés d'abord, mais après ils firent connaissance et s'amusèrent avec les animaux.

Pendant ce temps, le sorcier alluma un grand feu sous une marmite pleine d'eau et, tout en lisant dans un grand livre, mit dans la marmite des herbes de toute sorte; après quoi, il donna un bol de ce liquide à boire à chacun des deux enfants. Après avoir bu, le garçon devint un oiseau et la petite fille une chatte blanche.

Quand le sorcier sortait, tous les animaux causaient à haute voix, mais ils se tenaient cois quand le sorcier était chez lui. Toutes ces bêtes étaient des enfants égarés ou volés par le sorcier. Ils se racontaient entre eux leur passé et désiraient rentrer dans leur famille et redevenir ce qu'ils avaient été.

Un jour, le sorcier alluma son four pour faire cuire du pain. Quand le pain fut cuit, il appela la chatte blanche pour le retirer du four. La chatte répondit de lui faire voir comme on entrait dans le four pour ramasser le pain, car elle ne l'avait jamais fait. Le sorcier entra alors dans le four et, pendant qu'il était en train de ramasser le pain, la chatte poussa la porte du four et y enferma le sorcier.

Les autres bêtes, voyant que le sorcier était dans le four et pouvait se brûler, apportèrent tous une bûche pour faire un grand feu et le brûler tout à fait.

Il avait laissé un livre ouvert que la chatte se mit à lire. En lisant, elle trouva comment il fallait faire pour changer les enfants en bêtes et les bêtes en gens. Alors, suivant le livre, ils firent bouillir les herbes indiquées et prirent tous leur part et redevinrent ce qu'ils avaient été auparavant.

Ils remercièrent la chatte de les avoir tous sauvés et chacun retrouva la maison paternelle.

CONTÉ PAR ANNANETTA BORFIGA (ROQUEBRUNE)

LE MIROIR

Il y avait une fois un roi et une reine qui avaient une fille qui s'appelait Blanche. Elle était la plus belle du pays. La reine vint à mourir, le roi se remaria, et la reine, qui était très belle, avait un miroir magique qui répondait quand on lui parlait. Un jour, elle s'avisa de demander au miroir qui était la plus belle et le miroir répondit :

— C'est n'est pas vous, la princesse Blanche est mille fois plus belle !

Alors elle se décida à faire mourir la princesse Blanche.

Un jour que le roi était sorti, la reine ordonna à son domestique de faire disparaître Blanche, de la conduire dans le bois, de la mettre à mort et de lui apporter son foie.

Quand la princesse s'aperçut que le domestique se préparait à la mettre à mort, elle le pria tant de n'en rien faire, disant qu'elle ne rentrerait jamais à la maison, qu'il en eut pitié et l'abandonna. Il tua un lapin et en apporta le foie à la reine. La reine, toute contente, reçut le foie qu'elle donna au chien.

On dit au roi le soir que la princesse avait disparu. La princesse abandonnée marcha longtemps et finit par apercevoir une lumière. En s'approchant, elle se trouva en face d'un grand château. Elle y entra et vit dans une salle une table mise avec sept couverts et garnie ; elle s'assit et mangea. Étant fatiguée elle trouva une chambre avec sept lits, elle se coucha et s'endormit.

Ce château était habité par sept géants.

Le soir, en rentrant, un des sept géants dit :

— Quelqu'un a mangé dans mon assiette car elle est sale.

Puis, en se couchant, il trouva son lit occupé ; mais, aussi étonné que ses compagnons, il n'osa pas la déranger, et lorsqu'elle s'éveilla, tout effrayée de se trouver avec ces sept géants, ceux-ci lui dirent de ne point s'effrayer, de leur raconter ce qui lui était arrivé. Alors ils l'engagèrent à rester avec eux dans le château pour faire le nécessaire, car ils partaient le matin et ne retournaient que le soir. Cette pauvre fille accepta et resta avec eux au château.

Un jour la reine, croyant Blanche morte, demanda au miroir qui était la plus belle, le miroir répondit :

— Ce n'est pas vous, la princesse Blanche, qui est derrière les sept montagnes avec les sept géants, est plus belle que vous !

La reine, se voyant trompée, se déguisa en marchande de corsets et se présenta au château. Blanche, qui était toute seule, entendant frapper à la porte, alla ouvrir; la reine lui offrit un corset qu'elle mit elle-même; mais, pour le crocheter, il fallut l'aide de la reine qui serra Blanche tellement fort qu'elle tomba comme morte.

Le soir, quand les sept géants *retournèrent* (s'en revinrent), Blanche était par terre, inanimée; les géants la visitèrent, décrochetèrent le corset, et Blanche revint à la vie.

Ils lui défendirent d'ouvrir dorénavant.

La reine, de retour, demanda au miroir qui était la plus belle, et le miroir lui fit la même réponse. Elle se décida alors à se déguiser en marchande de pommes pour aller en vendre au château; mais, avant de partir, elle en coupa une et en empoisonna la moitié pour l'offrir à Blanche.

Arrivée au château, elle frappa à la porte; mais Blanche se garda bien d'ouvrir; la reine lui cria de n'ouvrir que la fenêtre pour voir les belles pommes qu'elle vendait. La reine prit la pomme coupée et en donna la moitié à Blanche qui la mangea. A peine l'eut-elle portée à sa bouche qu'elle tomba comme morte et la reine se sauva toute contente.

A leur retour, les géants trouvèrent la fenêtre ouverte et Blanche inanimée. Ils employèrent tous les moyens pour faire revenir Blanche, mais rien n'y fit. Ils décidèrent alors de faire pour elle une bière en verre, pour pouvoir la voir tous les jours, au lieu de l'ensevelir, car elle était trop belle, et de la déposer au milieu de la grande salle du château.

Un jour, un prince invita tous les rois, princes, reines, princesses et les sept géants aussi à des noces superbes. Les sept géants du grand château ne voulurent point cependant laisser Blanche toute seule et se décidèrent à placer des morceaux de bois sous la bière pour l'emporter avec eux. Comme le chemin était mauvais, en passant sur un rocher, ils tombèrent, la bière se brisa, et Blanche frappant de la *bouche du cœur*¹² par terre, rendit la moitié de la pomme empoisonnée et revint à elle. Elle raconta tout aux géants qui dirent alors que ce devait être la reine qui cherchait à la faire mourir.

Cependant, ils arrivèrent aux noces quand tous les invités avaient pris place. La belle reine était aux côtés du prince; en voyant les sept géants et Blanche, qu'elle croyait morte, au milieu d'eux, elle tomba évanouie. Alors les géants racontèrent ce qui leur était arrivé et l'on décida de faire mourir la reine. On mit à la reine des pantoufles en fer rougies au feu pour la faire sauter et mourir en

¹² Locution du pays indiquant la partie inférieure du cœur.

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

dansant. Le prince demanda au roi la main de Blanche avec le consentement des sept géants qui lui avaient tant de fois sauvé la vie.

CONTÉ PAR CAROLINA CHIQUETTE

LES ONZE CYGNES

Il y avait une fois un roi et une reine qui avaient douze enfants dont onze princes et une princesse. La reine mourut et le roi se remaria quoiqu'il aimât beaucoup ses enfants. Cependant la nouvelle reine, qui était jalouse, chercha à faire disparaître tous les enfants et fit, un jour, venir une sorcière, lui disant que si elle trouvait moyen de la débarrasser d'eux elle lui donnerait tout ce qu'elle voudrait. La sorcière répondit qu'elle pouvait les changer tous en bêtes.

La reine fit entrer la sorcière dans une chambre où elle resta seule ; puis elle fit venir les onze princes et la sorcière les ensorcela tous et les transforma en cygnes ayant la couronne sur la tête. Quant à la princesse, elle ne put rien lui faire, parce qu'elle avait sur elle une chaîne en or bénite. La sorcière ouvrit la fenêtre et fit envoler les onze cygnes et emmena la princesse avec elle pour la laisser toute seule dans le bois le plus éloigné.

Le lendemain, la reine vint dire au roi que ses enfants avaient disparu. Le roi fit faire toutes les recherches voulues, mais ne put retrouver personne. La princesse, abandonnée dans le bois, pleurait et finit par apercevoir une femme qui lui dit de ne pas pleurer et d'aller rejoindre ses frères :

— Vois ce grand lac où nagent onze cygnes ; voilà tes frères ! Toi seule pourras les désensorceler. Il y a autour du lac des feuilles piquantes ; tu feras une couverture avec ses feuilles, mais sans parler, pour les en recouvrir.

En disant cela la sorcière disparut et la princesse commença son travail. Lorsque les onze cygnes aperçurent leur sœur ils vinrent auprès d'elle pour se faire caresser. La nuit arriva et les cygnes couvrirent leur sœur de leurs ailes.

Un jour que la princesse était seule avec un de ses frères, les dix autres étaient allés chercher de la nourriture, un jeune prince survint à cheval. En voyant cette jeune fille si belle il descendit de cheval et alla lui parler ; mais comme il ne put obtenir aucune réponse, il se décida à l'emmener avec lui dans son château. Son frère ne la perdit pas de vue afin de pouvoir en rendre compte à ses frères.

La princesse laissa sa fenêtre ouverte afin que les cygnes pussent lui apporter des feuilles pour finir la couverture ; mais les domestiques du prince s'apercevant qu'elle recevait des bêtes pendant la nuit, et qu'elle était muette la crurent une sorcière. Ils décidèrent le prince à la faire brûler vivante. On alluma un grand feu ; on plaça la jeune princesse dessus, mais les onze frères se jetèrent sur le feu,

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

l'éteignirent et sauvèrent leur sœur. Ils prirent la couverture pour s'en recouvrir; mais il se trouva qu'il y manquait un morceau. Ils redevinrent tous princes comme ils étaient auparavant; mais un de ses frères, qui se trouvait du côté où il manquait un morceau à la couverture, conserva, à la place du bras, l'aile qu'il avait auparavant.

Le roi, son père, en apprenant la nouvelle, ordonna que sa femme fût brûlée vivante sur la place publique et le prince, après avoir reconnu son erreur, épousa la jeune princesse qui avait recouvré la parole.

CONTÉ PAR AFARIETTA LUCA

GRAND COMME UNE BOUTEILLE

Il y avait une fois un cordonnier qui avait sept enfants. Le plus jeune était seulement grand comme une bouteille, mais il remarquait tout avec plus d'attention que les autres. Un soir, il entendit que son père disait à sa femme qu'ils ne pouvaient plus vivre dans cette situation, qu'il fallait ou laisser les enfants mourir de faim ou les tuer.

Il attendit que son père et sa mère allassent se coucher ; puis, il éveilla ses frères et leur dit :

— Habillez-vous et suivez-moi.

Arrivant au village habité par le roi, il lut dans les affiches attachées aux murs qu'il y avait un grand géant habitant les forêts que personne ne pouvait plus traverser car il mangeait tout le monde, et que celui qui apporterait la tête de ce géant recevrait la moitié de son royaume.

Le Grand-comme-une-bouteille dit à ses frères :

— Venez avec moi, nous allons tuer le géant.

En arrivant au milieu de la forêt ils trouvèrent une petite maison, ils entrèrent et y virent une femme occupée à faire la cuisine. Le plus jeune lui demanda s'ils pouvaient y coucher et la femme répondit que oui. Elle leur donna à manger et les fit coucher.

Le soir, le géant arriva et dit :

— J'ai fait mauvaise journée.

— Et moi je l'ai faite bonne, dit la femme, il y a dans la chambre sept enfants qui dorment.

Il alla les voir et trouva qu'ils étaient encore trop maigres et qu'il fallait les engraisser. Cependant le plus jeune ne dormait pas. Lorsque le géant et sa femme furent au lit et endormis, il sauta du lit et alla saisir la barbe du géant et la lier au pied du lit, afin qu'il ne pût plus se lever. Le géant, croyant que c'était sa femme, la prit et la jeta hors du lit. Elle tomba à terre et se tua.

Les sept frères partirent et se présentèrent au roi. Le plus jeune lui demanda un sabre pour couper la tête du géant. Le roi se mit à rire, mais lui donna le sabre. Arrivé à l'habitation du géant, le Grand-comme-une-bouteille entra dans la chambre et d'un coup de sabre lui coupa la tête, puis l'apporta au roi qui, tenant parole, lui donna la moitié de son royaume.

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

Les sept frères retournèrent à la maison pour chercher leur père et leur mère et partager leurs richesses avec eux.

Ils vécurent ensemble et devinrent de grands seigneurs de pauvres qu'ils étaient auparavant.

CONTÉ PAR LUIGI LORENZI

LA PLUIE DE MACARONIS

Il y avait, une fois, un Mentonnais qui demeurait rue du Palmier. Il s'appelait Bartoumé et avait une femme idiote qui faisait son désespoir. Chaque matin, Bartoumé¹³, avant de partir pour le travail, recommandait à sa femme de ne pas faire de sottises.

Tous les samedis il mettait dans une armoire percée dans le mur le gain de la semaine.

— Pour qui tout cet argent ? demandait la femme au mari.

— C'est pour *Madjou-long*¹⁴, répondait Bartoumé.

Un jour, Bartoumé partit pour sa campagne ; il devait y rester deux ou trois jours pour soigner et arroser ses citronniers. La femme restée seule s'était assise sur le seuil et tricotait. Tout à coup elle vit un homme de haute taille. La femme de Bartoumé le regarda attentivement, puis prise d'une idée subite, elle lui dit :

— Bel homme, est-ce que vous êtes *Madjou-long* ?

L'homme flairant une aventure, lui répondit :

— Oui, belle femme, mais pourquoi cette demande ?

— Alors, entrez vite. Il y a longtemps que mon mari a mis de l'argent de côté pour vous !

Et elle lui remit le mouchoir où il était noué. L'homme remercia et s'empressa de déguerpir au plus vite. Vers le soir, le mari arrive, sa femme lui dit :

— Sais-tu, j'ai vu aujourd'hui *Madjou-long* ?

Le mari s'écria :

— Malheureuse ; elle m'en a fait encore quelqu'une !

Il court à l'armoire ; le mouchoir avec son contenu n'était plus là ! N'y tenant plus, il se décida à se défaire de sa femme. Le lendemain, pendant qu'elle dormait, il lui couvrit les yeux avec de la poix de cordonnier ; puis, la prenant par la main, il la conduisit près du Cap Martin. Arrivés là, Bartoumé fit monter sa femme sur un noyer et l'abandonna. La pauvre aveuglée ne savait ni où elle était ni ce qu'elle ferait.

Tout à coup deux voleurs vinrent s'asseoir sous le noyer après avoir allumé

¹³ Barthélémy.

¹⁴ Le *long-mai*. Pendant ce mois à Menton le travail, et conséquemment l'argent, manque, ainsi il paraît très long.

quelques branches sèches pour se réchauffer. Ils se mirent à compter leur argent. La chaleur fit fondre la poix qui couvrait l'œil droit de la femme et celle-ci de s'écrier :

— Et d'un !

Les voleurs se levèrent d'un même mouvement :

— Qu'est ceci, dit l'un ?

— Un *matagan* ! fit l'autre.

La chaleur, continuant à faire son effet, dégagea l'œil gauche :

— Et de deux, dit la voix !

Sur le coup les voleurs détalèrent laissant leur argent et leur butin sur l'herbe.

Pendant ce temps, la femme y voyant bien clair, descendit de l'arbre et apercevant l'or qui était éparpillé sur l'herbe, le ramassa, puis s'achemina vers la maison. Son mari était chez lui, assis près de l'âtre, il fumait sa pipe avec béatitude. Tout-à-coup :

— Bartoumé !... Ouvre, c'est moi !

— *Vaï aou Diaou* ! (Va-t'en au Diable !) s'écria-t-il furieux, la voilà qui revient ! Je croyais m'en être débarrassé.

Toutefois comme la femme frappait à coups redoublés, le mari ouvrit.

— Voilà ce que je t'apporte, dit-elle, et elle montra les sacs d'or.

Bartoumé la fit entrer et se mit à compter l'argent et à réfléchir :

— Elle est idiote, elle dira bientôt à toute la ville l'histoire de la forêt ; il faut à tout prix que je rende sa langue inutile.

Il ferma la porte et sortit. Il faisait noir dans la rue, néanmoins il s'achemina vers une boutique où il acheta pour plus de dix kilogrammes de macaronis. Il rentra chez lui et envoya sa femme dormir. Pendant qu'elle dormait Bartoumé fit bouillir les macaronis ; puis les éparilla sur les arbres de son jardin.

Le lendemain sa femme s'éveillant se mit à la fenêtre.

— Oh, Bartoumé, viens donc voir ! Il a plu des macaronis !

Le mari répond :

— Tu m'en contes ! Ah, par exemple !... tiens... c'est vrai !

A quelque temps de là, comme il l'avait bien pensé, sa femme raconta à tous que son mari ne la battait plus parce qu'elle lui avait apporté des sacs pleins de pièces d'or. Le juge ayant entendu parler de l'affaire envoya chercher le mari qui dut paraître devant le tribunal ; sa femme étant appelée comme témoin.

— Vous êtes accusé de receler de l'argent qui ne vous appartient pas !

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

—Moi! *Chou Giugé*¹⁵, je suis un pauvre homme qui travaille!

Et sa femme de s'écrier :

—Tu sais bien que c'est vrai! Je t'ai apporté moi-même, cet argent que j'ai trouvé dans la forêt!

—Allons mon brave homme, avouez, dit le juge.

—Et quand me l'as-tu apporté, s'exclama le mari furieux; je vous jure que ma femme est folle!

—Et tu sais bien, le jour qu'il a plu des macaronis!

—*Chou Giugé*, dit le mari, avez-vous jamais vu pleuvoir des macaronis!

—Non, mon ami, dit le juge en riant; allons, allons, je vois bien que votre femme est folle. Vous êtes acquitté.

Bartoumé se retira en emmenant sa femme. Il n'y eut plus de dispute entre eux et ils vécurent heureux pendant de longues années.

CONTÉ PAR LOUISE ABOU

¹⁵ Monsieur le juge

LA MAIN PARLANTE

Un sorcier, arrivé dans un village, s'arrêta dans une auberge tenue par un pauvre homme qui avait trois fils.

A la vue de ces enfants, le sorcier se dit :

— Il faut que je m'empare d'eux.

Pendant que l'hôte le servait à table il entra en conversation avec lui.

En terminant cet entretien, le voyageur dit :

— Je suis touché de votre misère, puisque vous êtes dans l'impossibilité de faire apprendre un métier à vos fils, cédez m'en un, je l'adopterai.

— Non pas, s'écria le père, j'aime mieux mourir de faim que me séparer de mes enfants !

Cependant, à force de bonnes paroles, le sorcier parvint à persuader l'aubergiste :

— Soit, dit celui-ci, je vous confie mon fils pour un certain temps ; mais promettez-moi de me le ramener s'il ne se trouve pas bien chez vous.

— Je vous le promets, répondit l'autre ; et le fils partit avec le voyageur qui l'emmena très loin de là.

— Voilà notre demeure, dit enfin le sorcier, en montrant un magnifique palais entouré de grands jardins ; tu seras heureux ici.

Quelque temps s'était écoulé lorsqu'un jour le sorcier dit :

— Je vais faire un voyage de quelque durée. Prends soin en mon absence de tous mes animaux, et surtout des volières.

Puis, sortant une main coupée de sa poche, il ajouta :

— Il faut que tu la manges pendant mon absence.

Sur quoi il partit.

Le fils de l'aubergiste se conforma aux ordres qu'il avait reçus, sauf en ce qui concernait la main. Ne pouvant se résoudre à la manger, il alla la jeter dans l'étang du jardin.

Quand le sorcier fut de retour :

— Eh bien, tout est-il en ordre ? demanda-t-il.

— Oui, maître, répondit l'enfant, venez faire le tour des jardins et vous jugerez vous-même.

En effet, tout était propre et en bon ordre.

— Et la main, l'as-tu mangée ?

— Oui, depuis longtemps déjà !

Mais une voix rauque se fit entendre :

— Non, disait-elle, il m'a jetée au fond de l'étang.

— C'est ainsi que tu dis la vérité, s'écria le sorcier furieux, va me la chercher !

Le malheureux revint, portant la main qu'il posa sur la table.

— Maintenant viens avec moi !

Et il le conduisit dans une chambre souterraine où il lui montra des morceaux de viande suspendus à des clous.

— Voilà ce que tu vas devenir, lui dit-il ; et il le suspendit à un crochet.

Quelque temps après, le sorcier se remit en route pour aller trouver l'aubergiste.

— Et mon fils ! s'écria le père.

— Votre fils se trouve si bien chez moi qu'il ne veut plus revenir dans son village et qu'il vous prie de laisser son frère aller passer quelques jours avec lui.

— Comment ! mon enfant ne veut pas même venir voir son père ! Il est donc bien changé ! Cependant je ne veux rien lui refuser. Va, dit-il à son second fils, trouver ton frère ; mais souviens-toi de revenir et ne sois pas ingrat comme lui.

— Où est mon frère, dit le second fils de l'aubergiste en arrivant chez le sorcier, je ne le vois pas ?

— Tranquillise-toi, mon enfant, je l'ai envoyé en tournée ; dans quelques semaines il sera de retour. En attendant, amuse-toi, je te donne entière liberté !

Un jour le sorcier, comme il l'avait fait pour son frère, lui dit :

— Je vais en voyage, garde bien le palais.

Et, après lui avoir donné la main, en lui signifiant qu'il devait la manger, il s'éloigna. Les jours se passaient et la main était toujours intacte ; enfin, le jeune garçon alla l'enterrer au pied d'un arbre.

Le maître revint. Après avoir tout visité il dit :

— Et la main, l'as-tu mangée ?

« Oui » fut la réponse ; mais au même instant la main cria de loin :

— Il ne m'a pas mangée, il m'a enterrée !

— Oh, le menteur ! Va me la chercher !

Bientôt la main fut apportée.

— Maintenant je vais te faire voir ton frère, suis-moi ! Et le pauvre enfant fut conduit dans la chambre souterraine :

— Voilà ton frère ! lui cria le sorcier, il est en cet état pour avoir menti ! Tu vas être traité de même !

Puis il le suspendit à un crochet, ferma la porte et s'en alla.

Bien des mois s'étaient passés, lorsqu'un jour le sorcier se mit en route une fois de plus pour aller trouver l'aubergiste.

— Je vous apporte un message, dit-il en entrant, de la part de vos enfants.

— Vous les avez gardés tous les deux, vous ne les ramenez ni l'un ni l'autre ?

— Ils sont résolus à ne plus revenir, il a fallu faire le voyage seul.

— Pour me demander mon troisième enfant ? s'écria le malheureux père. Vous ne l'aurez pas !

— Comment donc ? dit le sorcier, je venais vous proposer d'assurer le bonheur de votre plus jeune fils en me le confiant aussi.

Mais le plus jeune des fils de l'aubergiste lui dit à l'oreille :

— Père, laissez-moi partir, je découvrirai le mystère, j'en suis sûr, et je revierdrai.

Le père le laissa partir.

Comme les voyageurs arrivaient au palais du sorcier, l'enfant lui dit :

— Je ne vois pas mes frères, qu'en avez-vous fait ?

— Ne crains rien, petit, tes frères sont en sûreté, tu les verras bientôt ; mais auparavant il faut que je m'absente pour quelque temps.

Le premier jour, le sorcier fit tout visiter à l'enfant, comme à ses deux aînés ; puis, lorsque l'heure du départ fut venue, il lui donna les mêmes instructions et la main-qui-parle à manger.

Le temps s'écoulait et l'enfant ne pouvait se décider à manger de cette main. Un matin qu'il était occupé à prendre soin des oiseaux, il en vit un qui volait avec peine et se tenait tout près de lui.

— Si cet oiseau meurt, se dit-il, c'en est fait de moi.

Il le prit dans ses mains. Comme il lui caressait la tête, il sentit quelque chose de dur et, écartant les plumes, il découvrit la tête d'une épingle qu'il retira. Aussitôt l'oiseau devint une belle princesse qui lui dit :

— Malheureux, pourquoi es-tu venu ici ? Le possesseur de ce palais est un sorcier cruel. Il a tué tes frères parce qu'ils n'ont pas mangé la main. Le même sort t'est réservé ! Écoute, je veux te sauver, mais tu te souviendras de moi, à la prochaine occasion. Sache d'abord que ce misérable m'a volée à mon père et qu'il m'a changée en oiseau. Toi seul peux me faire sortir d'ici. Maintenant, prends la main et hache là de telle façon qu'il n'en reste pas le plus petit morceau, car, autrement, elle parlera. Cela fait tu en mettras les débris entre deux serviettes que tu noueras autour de ta ceinture ; alors, si tu le fais, la main ne parlera plus, le maître sera satisfait de toi et, pour te récompenser, te fera un présent. C'est moi que tu choisiras pour ta récompense.

Après avoir dit cela, la princesse s'étant fait remettre l'épingle dans la tête redevint oiseau.

L'enfant suivit ses conseils.

Le sorcier arriva :

— Eh bien, garçon, dit-il, as-tu mangé la main ?

— Oui, maître, et bonne qu'elle était ! J'en mangerais bien une autre.

Le sorcier, n'entendant aucun bruit révélateur, s'écria :

— Il est bien temps que je trouve quelqu'un à ma guise ! Viens, tu vas voir tes frères.

Il le conduisit dans la salle maudite.

Ensuite :

— Comme tu es le premier qui m'ait obéi, dit-il, je veux te récompenser largement, et il lui donna une grosse somme d'argent ajoutant : Il faut que tu partes d'ici en emportant un souvenir ; libre à toi de choisir.

Le fils de l'aubergiste vit alors l'oiseau qui se balançait doucement :

— Maître, dit-il, cet oiseau me paraît malade vous ne pouvez en prendre soin, donnez le moi s'il vit, c'est bien ; s'il meurt, tant pis.

— Si ce n'est que cela, tu seras satisfait ; attends, je vais prendre sa cage.

Il ne tarda pas à revenir, mit l'oiseau dans la cage et laissa partir l'enfant. Celui-ci, de retour chez son père, lui raconta ce qui en était, — sans cependant lui parler de l'oiseau et de l'épingle — puis, il alléguait que, depuis son départ, son appétit s'était notablement accru et demanda qu'on lui apportât double ration dans sa chambre, où dorénavant il prendrait ses repas. Ainsi fut fait.

A l'heure des repas, il retirait l'épingle de la tête de l'oiseau qui redevenait princesse. Et ainsi le temps s'écoulait.

Un jour le fils de l'aubergiste fut invité à un mariage. Avant de partir, il mit des provisions dans la cage pour la journée et défendit que l'on entrât dans sa chambre. On voulut voir ce que le jeune homme pouvait avoir à cacher et on trouva un oiseau si charmant que chacun fut tenté de le prendre dans la main pour le considérer de plus près. Mais comme l'on ouvrait la cage l'oiseau s'envola. Il fallut dire la vérité au fils de l'aubergiste, lorsqu'il fut de retour et, privé désormais de son oiseau, il passa ses jours à pleurer. Enfin, un matin, il prit la cage vide et quitta la maison de son père. Il marchait à l'aventure, sans savoir où il allait.

Cependant l'oiseau, après s'être envolé, s'était dirigé vers le pays où régnait le père de la princesse et s'était posé sur le bord de la fenêtre de la chambre du roi. Les gens de la cour ouvrirent la fenêtre et l'oiseau entra. Il alla se poser sur l'épaule du roi qui le prit dans ses mains pour le caresser et qui, sentant la tête

de l'épingle, la retira. Le roi vit sa fille devant lui. Aussitôt il ordonna que des fêtes splendides eussent lieu pour fêter le retour de la princesse et fit proclamer que l'homme assez habile pour faire à la princesse une couronne, sans prendre mesure, deviendrait son époux. Mais par contre si la couronne présentée n'allait pas à la princesse, le malheureux aurait la tête tranchée. C'est pourquoi personne ne se hasardait à essayer l'épreuve.

Tandis que la princesse ne songeait qu'à son bonheur, son sauveur, qui continuait à errer ça et là, finit par arriver aussi dans le pays qui appartenait au roi.

— Je suis sûr de ma réussite, se dit-il, en apprenant cette ordonnance.

Il acheta un sac de noix et alla s'enfermer dans une boutique inoccupée. Il passa toute la nuit à casser des noix afin de faire croire qu'il travaillait.

Le lendemain matin, il se rendit au palais et demanda à parler au roi :

— Sire, dit-il, voici la couronne.

— Allons l'essayer, dit le roi ; si elle ne va pas à ma fille, c'en est fait de vous !

Et ils se rendirent chez la princesse. Là on sortit la couronne de sa boîte ; c'était la cage où l'oiseau avait été enfermé et qui n'était autre chose que l'ancienne couronne de la princesse. On la lui mit sur la tête, elle lui allait à ravir. Alors le roi dit :

— Puisque, sans prendre mesure, vous avez réussi à fabriquer la couronne, je vous donne la main de ma fille.

Alors la princesse dit au fils de l'aubergiste :

— Il ne tient qu'à moi de vous faire trancher la tête en disant au roi que cette couronne n'est autre chose que ma cage et que vous l'avez trompé en prétendant que c'était votre ouvrage ; mais vous m'avez sauvée et je veux vous sauver à mon tour. Pourquoi m'avez-vous laissée seule le jour des noces de votre parent ? N'auriez-vous pas pu m'emmener ? C'est pourquoi, pour vous punir, je me suis envolée.

Sur quoi, le jeune homme lui demanda humblement pardon de l'avoir laissée seule. Quelques heures plus tard le mariage fut célébré et les deux époux vécurent de longues années entourés de nombreux enfants.

CONTÉ PAR MARIA APROSIO DITE LA BASTIERA

LE MORT RECONNAISSANT

Un marchand assez riche avait un fils qu'il envoya, sur un vaisseau chargé de marchandises, apprendre à faire le commerce. Le navire s'arrêta au pays indiqué et le fils du marchand fit de bonnes affaires. Avant de s'en retourner il voulut visiter la ville.

Un jour qu'il passait dans une rue, il vit un cadavre qui gisait sur le sol et que des chiens dévoraient. Il demanda pourquoi on laissait ce cadavre sans sépulture. Il apprit alors que, dans ce pays, toute personne qui mourait sans payer ses dettes était condamnée à être la proie des animaux. Le bon jeune homme paya les dettes du malheureux et le fit ensevelir. Il regagna ensuite son vaisseau et revint dans son pays.

— Eh bien ! lui demanda le père, as-tu réussi ?

— Fort bien, dit le fils, mais je ne vous rapporte pas tout l'argent qu'il faudrait ; et il raconta ce qu'il avait fait.

Le marchand lui dit alors :

— Mon fils, je vois que tu as fort bon cœur ; mais ce n'est point ce qui fait réussir dans le commerce ; néanmoins, pour cette fois-ci, je te pardonne !

A quelque temps de là, le marchand (af)fréta encore un vaisseau et envoya son fils faire le commerce dans un autre pays. Après avoir vendu ses marchandises, celui-ci s'amusait à faire un tour dans la ville, lorsqu'il aperçut un attroupement sur une place publique ; et, s'approchant, il vit que des nègres avaient mis en vente une très belle jeune fille de race blanche. Il eut pitié de cette malheureuse esclave et l'acheta.

Arrivé chez son père, il raconta ce qui lui était advenu ; mais cette fois son père ne lui pardonna pas.

Le marchand chassa son fils ainsi que l'esclave.

Les exilés se marièrent et vécurent comme des ouvriers, se livrant à toutes sortes de travaux pour gagner leur vie.

Souvent le mari interrogeait sa femme sur son passé, sur ses parents ; mais jamais il ne put en tirer autre chose que ceci :

— On m'a volée, on m'a vendue à ces nègres.

Quelques années après leur mariage, elle eut un petit garçon et le marchand,

voyant la situation de son fils, en fut touché et leur vint en aide. Un jour il le fit venir et lui dit :

— Je vais te mettre à l'épreuve une fois encore, en te confiant derechef un navire.

Au moment du départ, sa femme lui dit :

— Ne vas pas dans le pays que ton père te désigne, mais dans celui que je vais t'indiquer.

Elle ajouta :

— Fais faire des portraits de nous trois et expose-les à l'avant du navire, de manière que tout le monde puisse les voir.

Après avoir ainsi contenté sa femme il partit et, quelques mois après, il s'arrêta dans le pays qu'elle lui avait désigné. A peine venait-il de jeter l'ancre que le port fut encombré de gens qui venaient voir le navire et qui tous se mirent à admirer ces beaux portraits. Le roi eut aussitôt connaissance du fait et manda le capitaine qui ne savait que penser de l'aventure.

— Ne craignez rien, dit le messager, le roi désire seulement vous demander un renseignement.

Arrivé au palais, le roi lui dit :

— Que représentent les tableaux qui sont à la proue de votre vaisseau ?

— Mais c'est ma femme, mon fils, et moi.

— Et de quel pays est votre épouse ?

— Sire, dit-il, je l'ignore ; et il raconta l'histoire de celle qu'il avait sauvée.

— Sachez, dit le roi, que vous avez épousé ma fille ! Et la dessus, il lui montra un portrait que le mari reconnut tout de suite. Partez vite, ajouta le roi, et ramenez ma fille, ainsi que mon petit-fils qui sera mon héritier.

A la cour du roi, se trouvait un de ses cousins qui avait autrefois été destiné à être l'époux de la princesse et qui résolut de se débarrasser de son heureux rival. Il demanda la permission d'aller à la rencontre des voyageurs. Le vaisseau qui portait sa parente ayant été signalé, il se hâta et y monta avec force démonstrations de joie. Comme il se promenait sur le pont en compagnie de son cousin, un vent violent s'éleva.

— Descendons, dit le fils du marchand ; au même instant son compagnon le précipita dans la mer, après quoi il alla rejoindre la princesse.

— Appelez donc mon mari, dit celle-ci, une horrible tempête s'élève.

Le cousin monta sur le pont ; mais il revint bientôt pour lui dire qu'une vague avait emporté son mari. A l'arrivée du navire, la famille royale prit le deuil. Le temps s'écoula ; enfin l'ancien prétendant demanda la main de la veuve ; celle-ci

refusa. Elle ne céda qu'aux sollicitations réitérées de son père que le cousin avait gagné à sa cause.

Aussitôt on commença à préparer les fêtes du mariage.

Le fils du marchand avait été jeté par les vagues sur un rocher. Un jour qu'il était occupé à ramasser des coquillages pour sa nourriture, il vit venir un petit bateau qui contenait un homme d'une maigreur et d'une pâleur extraordinaires. Cet homme lui dit :

— Le temps presse, dépêchons-nous. On va bientôt marier votre femme à son cousin ; mais vous arriverez à temps pour l'empêcher.

Pendant le voyage le fils du marchand dit :

— Brave homme, demandez-moi la récompense que vous voudrez, je vous l'accorderai.

— Je retiens cette parole, dit l'autre.

Comme ils arrivaient près du rivage le naufragé dit :

— On ne me laissera pas entrer au palais ; je suis en trop mauvais état ; que faut-il faire ?

— Soyez sans inquiétude, tout vous réussira. Vous vous présenterez au palais avec un fagot sur les épaules et, en vous voyant si pauvre, on vous conduira au roi.

Le débarquement accompli, l'étranger disparut.

Les gardes voyant ce malheureux dirent :

— Il ressemble au gendre du roi.

On l'amena devant sa Majesté qui le reconnut à l'instant et qui lui demanda comment il avait échappé à la mort. Apprenant ce qui s'était passé, il ordonna de faire périr le cousin sur un bûcher.

Il y eut des fêtes magnifiques.

Un jour que toute la famille royale était réunie, on entendit heurter à la porte. On ouvrit. C'était l'homme qui avait sauvé le gendre du roi.

— Je viens réclamer ma récompense, dit-il : vous m'avez promis tout ce que je vous demanderais. Eh bien, je veux votre fils !

— Mon fils, plutôt mourir que de me séparer de lui ! Demandez toute autre chose et elle vous sera aussitôt accordée.

— Non, dit l'homme, j'ai votre parole et c'est votre enfant que je veux. Cependant, faisons une chose : coupons-le en deux et gardons-en chacun la moitié.

— Non pas, dit le père, prenez-le plutôt tout entier, je vous le livre.

L'étranger prit l'enfant par la main, fit quelques pas vers la porte, puis revenant vers le père :

— Tenez, dit-il, je ne veux pas de votre enfant. Je ne voulais que vous éprou-

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

ver. Je suis celui que vous avez fait ensevelir. Vous m'avez sauvé du déshonneur; en retour, j'ai voulu vous rendre à votre famille. Adieu, sachez qu'un bienfait n'est jamais perdu!

Et il disparut aux yeux de ceux qui dorénavant furent heureux, tant qu'ils vécurent.

CONTÉ PAR MARIA APROSIO DITE LA BASTIERA

LE PAYS DES BRIDES

Un pauvre prince exilé avait une très belle fille qui avait une sorcière pour marraine.

La famille princière dut travailler pour vivre.

Un jour que la fille du prince parcourait les rues de la ville pour chercher de l'ouvrage, sa marraine lui apparut et lui donna une noix, une amande et une noisette, en lui disant :

—Voilà le cadeau que je te fais ; tu t'en serviras à l'occasion, puis elle disparut.

Ne trouvant pas de travail, la jeune fille se dit :

—Je ne puis pourtant pas laisser mourir ma famille de faim ; cherchons une place de domestique.

Elle se présenta chez un riche seigneur du pays qui l'engagea volontiers. Elle s'habilla mesquinement et, pour paraître laide, elle cessa même de se laver de sorte qu'elle était méconnaissable.

Un jour le seigneur donna un grand bal dans un de ses palais. Son fils ordonna à la domestique d'aller seller son cheval. Celle-ci au lieu de lui mettre la selle, mit la bride et demanda à sa maîtresse de la laisser aller voir le bal, ce que celle-ci refusa avec indignation.

Le jeune seigneur, pendant ce temps, se préparait à partir et ne trouvait pas son cheval sellé. Il appela la domestique, prit la bride et lui en donna de grands coups, si bien qu'elle remonta en pleurant chez sa maîtresse qui la consola de son mieux.

Encouragée par ces bonnes paroles, la pauvre jeune fille réitéra sa demande.

—Je ne le puis, répondit la dame, il n'est pas d'usage que les domestiques aillent au bal, vous êtes trop malpropre.

Le soir venu la filleule se dit :

—Il faut pourtant que j'aille à ce bal, et elle prépare sa toilette.

Elle cassa la noix que lui avait donnée sa marraine et il en sortit une belle robe dont le dessin représentait la mer et les poissons. Au premier coup de peigne qu'elle donna à ses cheveux, ils devinrent comme de l'or et tombèrent tout en boucles sur ses épaules. Ses souliers aussi étaient dorés. Lorsqu'elle fut prête elle descendit, et trouva un cheval tout préparé.

Dans la salle du bal, tout le monde fut ébloui de sa beauté. Le fils du seigneur voulut danser avec elle et lui demanda son nom, mais elle ne répondit pas.

— De quel pays êtes-vous ? lui dit-il.

— Du pays des Brides, répliqua-t-elle.

Après ces mots elle sortit précipitamment, monta sur son cheval et partit.

Le jeune homme essaya inutilement de la suivre.

Après le bal il alla trouver sa mère et lui dit :

— Ô mère, j'ai vu une jeune fille si belle que j'en suis devenu amoureux ; mais elle m'a quitté sans vouloir me dire son nom. Si je ne la revois pas, j'en mourrais.

— Mon fils, répondit la mère, donne un second bal et peut-être y viendra-t-elle.

Une seconde fête fut donc préparée. Mais lorsque la servante demanda de nouveau à sa maîtresse la permission d'y assister, elle rencontra le même refus que la première fois et se retira en pleurant dans sa chambre. Au même instant, son maître voulant monter à cheval, pour se rendre au bal, s'aperçut que la jeune fille avait sellé mais non bridé l'animal ; il la fit descendre, la battit avec la selle et s'éloigna plus mécontent que jamais.

Le soir, à la même heure que la première fois, la filleule de la sorcière fit sa toilette de bal. Elle cassa l'amande, et elle y trouva une robe sur laquelle était brodé le soleil.

A son entrée dans la salle le jeune seigneur la fit danser comme la veille. Il lui demanda une seconde fois son nom et celui de son pays. La première question resta sans réponse ; à la seconde :

— Je suis, dit-elle, du pays de la Selle, et à ces mots elle voulut s'éloigner.

Mais le jeune homme, la retenant par le bras, la conduisit jusqu'à sa monture et l'aïda à se mettre en selle ; mais elle, tirant un fouet de sa poche, en donna un coup sur les yeux du curieux et disparut.

Le prince, de retour chez lui, confia encore ses chagrins à sa mère, qui lui conseilla d'essayer encore et un troisième bal fut donné.

Mais lorsque le jeune homme voulut s'y rendre, les étrières manquaient, à son cheval, ce que voyant il fit venir la pauvre servante et, allant lui-même chercher les étrières, il les lui jeta à la figure et partit.

La filleule de la sorcière monta chez sa maîtresse pour se plaindre, mais celle-ci lui dit :

— Ce n'est pas par méchanceté que mon fils agit ainsi, mais parce qu'il est malheureux. Il a vu au bal une fille si belle qu'il s'en est épris et veut l'avoir pour femme, mais il ne peut pas savoir son nom ; elle ne veut pas le dire et personne

ne la connaît ; il donne encore un bal ce soir, et il m'a dit que c'est le dernier, et que s'il ne réussit pas, il mettra fin à ses jours.

— Ô madame, dit la servante, puisque c'est le dernier bal, laissez-moi y aller un moment. Je me cacherais si bien que personne ne me verra.

Cette fois-ci la bonne dame lui donna la permission. Alors la fille alla dans sa chambre pour s'habiller. Elle cassa la noisette et il en tomba une belle robe sur laquelle la lune se trouvait brodée.

A l'heure ordinaire elle partit et tous les invités s'approchèrent pour l'admirer. Elle était plus belle encore qu'elle ne l'avait été. Le jeune seigneur s'avança vers elle pour la faire danser.

— Je vous en prie, lui dit-il, qui êtes vous et quel est votre pays ?

— Mon pays, c'est celui des étriers, répond-elle, quant à mon nom, je ne puis vous le dire ; et elle sortit.

Le prince la suivit. Pour se débarrasser de sa présence, la belle fille, mettant la main dans sa poche, en sortit une poignée de sable qu'elle jeta à la figure du prince et en le faisant elle disparut.

Lorsqu'il raconta à sa mère sa male chance :

— Et son pays, te l'a-t-elle aussi laissé ignorer ? lui demanda-t-elle ?

— Je ne comprends rien à ses paroles, dit le fils ; le premier soir elle m'a dit le pays des Brides, le second soir, de la Selle, et le troisième des Étriers.

A partir de ce jour on le vit dépérir ; rien ne pouvait le rendre à la santé.

Un jour la domestique dit à la mère :

— Madame, permettez-moi de préparer les repas de votre fils, peut-être qu'il les acceptera.

— Comment osez-vous me faire une pareille demande ? s'écria la mère.

La pauvre servante alla dans sa chambre et on ne la vit plus de la journée. Le soir de ce même jour, à l'heure où s'était donné le bal, la filleule de la sorcière changea de robe. Elle mit encore celle qui était couleur de lune et se présenta devant le malade.

— Que vois-je, s'écria-t-il, est-ce vraiment elle ?

A mesure qu'il parlait la belle s'avançait près de son lit et lui dit :

— Vous ne vous trompez pas, c'est moi.

— Pourquoi m'avez-vous laissé dans l'ignorance ?

— Parce que vous me battiez avant de partir pour la fête et que votre mère ne me permettait pas d'y aller. Alors elle lui raconta son histoire et termina ainsi :

— Puisque vous m'aimez, je resterai ici pour vous rendre la santé, et après nous nous marierons.

Le lendemain la mère trouva le malade beaucoup mieux et il ne lui cacha rien.

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

On laissa la filleule de la sorcière soigner le malade et le jour qu'il fut guéri le mariage eut lieu.

CONTÉ PAR LOUISA APROSIO

PEQUELETOU

Une femme faisait, un jour, cuire des fèves dans un grand chaudron. Une mendiante se présenta à sa porte et lui demanda l'aumône :

— Je ne puis rien vous donner étant très pauvre moi-même.

— Pas autant que moi ! répondit l'autre. Puisque vous avez quelque chose à cuire, donnez-moi un peu de ce qui est dans le chaudron, car je meurs de faim.

— Ce sont des fèves, si je vous en donne une assiettée, ce sera autant de moins pour moi !

Alors la mendiante lui dit :

— Eh bien, qu'elles deviennent autant d'enfants !

Et elle s'en alla.

Le feu s'éteignit et il sortit du chaudron autant d'enfants qu'il y avait de fèves, tout petits, qui se réunirent autour de la femme en criant :

— Mère, mère, nous avons faim !

— Mon mari me tuera s'il voit toute cette bande ; mais je vais m'en débarrasser, se dit la femme.

Elle prit un couteau les saisit l'un après l'autre, leur coupa la tête d'un coup et les jeta loin. Quelques-uns eurent beau chercher à se sauver et à se cacher dans des caisses, des trous ou les tiroirs, ou derrière le balai, ils furent pris et eurent la tête tranchée.

Lorsque la femme crut qu'il n'en restait plus, elle s'occupa de faire une tourte. Tout en travaillant elle s'écria :

— Si j'en avais gardé un, il m'aiderait maintenant. Je l'enverrais porter le dîner à son père.

Une petite voix se fit entendre qui dit :

— Mère ne vous tourmentez pas, il en reste un !

— Où es-tu ? Viens !

— Non pas, répliqua la petite voix, j'ai peur. Quand vous aurez tout préparé, je viendrai ; mais pas avant.

Lorsque la tourte fut prête, la femme en fit deux parts qu'elle mit dans deux paniers avec deux bouteilles de vin ; puis elle dit :

— Viens, maintenant.

Du trou de la serrure elle vit sortir un petit bonhomme gros comme une fève qui dit :

— Mère, vous m'appellerez Pequeletou et vous serez contente de moi.

Alors elle lui donna les deux paniers en disant :

— Celui où il y a la bouteille de vin blanc est pour ton père, l'autre pour toi.

Après s'être fait indiquer le chemin, Pequeletou partit.

Après avoir beaucoup marché il trouva un petit ruisseau.

— Comment ferai-je pour passer, se dit-il ?

Alors il vit un pâtre auquel il dit :

— Beau pâtre, faites-moi passer le torrent, je vous donnerai un verre de bon vin blanc !

— Qui parle ? dit le berger, je ne vois personne.

— Me comptez-vous pour rien ? répliqua la même voix.

Il s'avança et crut voir deux paniers qui marchaient tout seuls.

— Que celui qui veut passer se fasse voir, cria le berger.

Pequeletou monta sur le panier pour se faire voir et le berger le mit de l'autre côté du ruisseau. Avant d'arriver chez son père, la même chose lui arriva deux fois. Près d'arriver il trouva devant lui un tas de pierres. « Jamais je ne pourrai passer », se dit Pequeletou, et il se mit à crier :

— Ohé ! mon père, venez me prendre.

— Qui m'appelle, dit l'homme, je n'ai pas d'enfants.

— Vous en avez un, venez me chercher.

L'homme vint et vit les deux paniers :

— Où est donc l'enfant ?

— Regardez bien et vous me verrez !

Le père le vit enfin et se fit tout raconter.

— Père, dit ensuite l'enfant, allez prendre votre repas, je surveillerai si aucun voleur n'arrive ; et il alla se mettre dans un petit trou du mur.

Quelques instants après, il survint trois brigands :

— Emportons ces instruments de labour, dit l'un deux ; mais aussitôt Pequeletou se mit à crier :

— Père, ô père, il y a des voleurs !

Ceux-ci regardèrent de gauche à droite et, ne voyant personne, dirent :

— Qui peut nous surveiller ?

La voix criait toujours :

— Père, ô père, il y a des voleurs !

— Attendons, dirent les hommes, et nous verrons.

Bientôt après le père de Pequeletou arriva et ils lui demandèrent qui était leur surveillant. Le père leur répondit en montrant le trou du mur où était son fils.

— Cédez-le nous pour quelques jours et vous deviendrez riche.

Pequeletou fut obligé de partir avec eux. Chemin faisant ils lui dirent :

— Nous allons voler une vache dans l'étable que tu vois là ; et, comme tu es tout petit, c'est toi qui feras l'affaire.

Arrivés à l'étable Pequeletou entra par le trou de la serrure et de là, cria :

— Il y a des bœufs et des vaches, que faut-il prendre ? Comme toujours il répétait ces mots le maître de la maison entendit et s'écria :

— Aux voleurs ! Aux voleurs !

Les trois hommes s'enfuirent laissant Pequeletou à la merci du propriétaire. Ce dernier ne vit personne mais la voix disait toujours :

— Que faut-il que je prenne, un bœuf ou une vache ?

Comme la voix venait de la serrure le maître avança sa lumière pour y regarder :

— Vous allez me brûler, dit la même voix, si vous avancez encore la lumière !

Alors Pequeletou sortit de sa cachette et alla se réfugier dans la mangeoire des vaches et l'une d'elles, le prenant pour une fève, l'avala. Pendant ce temps le propriétaire entra, fit le tour de l'étable et ne trouva personne.

Cependant une voix criait toujours :

— Que faut-il prendre, un bœuf ou une vache ?

— Je ne comprends rien à tout ceci, dit le fermier ; mais il me semble que la voix vient de l'estomac de cette vache ; tuons-la et nous verrons après.

On ne vit rien, mais on entendait toujours la voix qui répétait les mêmes mots. En dépeçant la vache on en laissa un morceau hors de l'étable. Un loup vint à passer qui avala le tout et Pequeletou avec.

Pendant que le loup marchait Pequeletou criait :

— Sus au loup ! Sus au loup !

Et ce dernier marchait sans jamais s'arrêter croyant que quelqu'un était à sa poursuite. A force de marcher le loup tomba épuisé de fatigue et mourut.

Pequeletou sortit alors de sa cachette et s'en alla, courant à toutes jambes auprès de ses parents à qui il raconta ses aventures, leur faisant promettre que jamais plus ils ne l'abandonneraient ni ne le céderaient à personne.

CONTÉ PAR MADELEINE DELICAMP

LE FIN VOLEUR

Il était une fois un homme pauvre ayant trois fils qui habitait une chaumière dans la forêt. Le roi du pays qui chassait souvent allait se reposer chez le bûcheron et, avant de partir, lui donnait toujours une petite somme d'argent.

Un jour les fils aînés dirent :

— Père, nous vous sommes à charge, laissez-nous partir, nous apprendrons un métier et nous vous enverrons de l'argent pour vous aider.

Ils s'éloignèrent chacun de son côté. Les années s'écoulaient sans que ni nouvelles ni argent n'arrivent. Un soir que le père et son plus jeune enfant étaient assis dans la cabane, celui-ci lui dit :

— Père, puisque mes frères ne donnent plus signe de vie, c'est qu'ils sont bien, je veux partir aussi. Je ne ferai pas comme eux et je vous enverrai beaucoup d'argent, laissez-moi aller.

Il partit, chemin faisant, il rencontra une bande de voleurs qui lui demandèrent la bourse ou la vie.

— Je n'ai rien à vous donner, leur dit-il, si vous me laissez la vie sauve, j'irais avec vous et je vous prouverais que je suis plus habile que vous tous !

On le conduisit au chef qui lui dit :

— Tu vas nous en donner la preuve ; tu te rendras sur le champ dans le quartier le plus fréquenté de la ville, il y passera un brillant équipage, tu l'assailliras.

Il obéit et le brillant équipage venant à passer il se jeta sur la voiture et s'y mit à sauter, puis s'en alla.

Le soir lorsque les voleurs se trouvèrent réunis, le chef lui dit :

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai assailli¹⁶ la voiture et je l'ai arrêtée.

— Et l'argent ?

— L'argent, vous ne m'avez point dit de le prendre.

— C'est ainsi que tu entends ton métier ? Pour cette fois je te pardonne, mais si tu recommençais jamais, gare à toi !

Alors, il lui commanda d'aller prendre la bourse d'un riche seigneur. Le voleur alla et revint avec la bourse laissant l'argent.

— Où l'as-tu mis, dit le chef ?

¹⁶ Il y a ici un jeu de mots dans le patois entre *asaut* à assaillir et *saut*, sauter.

— Comme vous m'aviez dit de prendre la bourse, j'ai obéi et laissé l'argent à son maître, n'est-ce pas ce que vous m'aviez commandé ? Une autre fois expliquez-vous mieux !

Alors le chef lui dit :

— Pour la troisième fois je vais t'essayer ; si tu ne réussis pas, tu es perdu !

Puis il ajouta :

— Tu vas te poster sur le chemin et à la première personne qui passera tu enlèveras la peau, la bourse et l'argent.

L'autre s'éloigna et fit ce qu'on lui avait ordonné. Le soir il posa sur la table du chef la peau de la personne qu'il avait écorchée, la bourse et l'argent.

— A la bonne heure, dit le chef, je suis content de toi et tu fais partie de ma bande.

Et chacun le regarda comme le plus fin des voleurs.

Ainsi qu'il l'avait promis à son père il lui envoyait beaucoup d'argent. Le bûcheron fit élever un palais à la place de la misérable cabane.

Un jour que le roi alla à la chasse, il fut surpris de voir une pareille maison et demanda le nom du propriétaire. Lorsqu'il le sut il fit venir le père du voleur et lui demanda qui lui avait fourni l'argent nécessaire pour faire construire.

— C'est mon plus jeune fils qui me l'envoie ; à vous dire vrai, je ne sais quel métier il fait pour gagner tant.

— Eh bien, faites-le venir pour que je le voie, il faut que je lui parle.

Quelques jours après le fils arriva et révéla tout à son père.

— Malheureux, qu'as-tu fait, nous sommes perdus !

— Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas pour rien que l'on me surnomme le fin voleur.

Il se rendit chez le roi à qui il raconta son histoire.

Le roi lui dit :

— Je vais vous mettre à l'essai. Après trois épreuves vous serez libre si vous réussissez. Il faut que ce soir vous entriez dans ma chambre et que vous preniez le diamant qui est sur ma commode ; demain matin vous me le présenterez.

Le roi fit fermer toutes les portes du palais et mit des gardes à l'entour. Notre voleur passant derrière le palais vit qu'on avait oublié de fermer une porte de service. Il entra et à force d'adresse il parvint jusqu'à la chambre du roi, où il entra, prit le diamant et s'enfuit.

Le lendemain il le porta au prince étonné.

— C'est bien, dit-il, voici la seconde épreuve : il faut que vous vous empariez du sceau royal qui est dans la bibliothèque, demain matin vous me l'apporterez.

Toutes sortes de précautions furent prises, les gardes doublées ; mais le voleur ayant observé que la même porte était ouverte put s'emparer du sceau et le porter au roi le lendemain.

Tant d'adresse étonnait le roi :

— C'est vraiment un voleur rusé, il faut nous en débarrasser à tout prix !

Il lui dit :

— Voici votre dernière épreuve : il faut que ce soir vous alliez enlever le coussin de dessous la tête de ma femme, pendant que je serai là. Si vous ne réussissez pas, je vous fais trancher la tête.

Le voleur s'en retourna se demandant comment il pouvait faire. Puis, il fabriqua un homme de paille et lui mit ses vêtements. Le soir venu il alla l'appuyer contre une planche sur une échelle, en face du palais. Tout était fermé, les gardes faisaient la ronde et pas le moindre vestige de passage. Alors, il prit un sifflet et siffla plusieurs fois donnant ainsi l'alarme. Les gardes accoururent aussitôt et voyant un homme sur une échelle crièrent :

— Au voleur !

Des coups de fusil se firent entendre et l'homme tomba sur le pavé. Pendant que les gens du roi criaient :

— Nous l'avons, nous l'avons !

Le roi descendit laissant la porte ouverte. Au milieu de tout ce tapage le rusé voleur monta au plus vite dans la chambre du roi, s'approcha du lit de la princesse et lui prit le coussin ; puis il descendit plus vite encore qu'il n'était monté et retourna chez lui, se disant : je suis sauvé !

On s'aperçut bientôt du piège.

Lorsque le roi monta chez lui, la reine lui dit :

— D'où vient que tu as enlevé mon coussin tout à l'heure ?

Alors le roi devina ce qui s'était passé et l'expliqua à sa femme.

Le lendemain il fit venir le voleur et lui dit :

— Je vois que vous êtes vraiment le fin voleur (*lou ladrou fin*). Partez de mon pays, je vous laisse la vie, ainsi que je vous l'ai promis ; allez vous faire pendre ailleurs. Le voleur ne se le fit pas dire deux fois, partit et devint riche, si riche qu'il épousa une belle princesse et qu'il abandonna son triste métier.

LA FLEUR QUI CHANTE

Il était une fois un roi et une reine qui avaient trois fils.

Un jour, le roi tomba malade et dit à ses enfants :

— Allez me chercher de la mauve pour me faire de la tisane. Celui qui en apportera le plus aura ma couronne en héritage.

Ils s'en allèrent aussitôt à la recherche de la fleur bienfaisante et firent une ou deux lieues ensemble ; puis les deux aînés se séparèrent du plus jeune qui continua son chemin. Il chercha partout de la mauve ; mais, n'en trouvant pas, il se mit à pleurer. Enfin, séchant ses larmes, il se remit à l'œuvre et rencontra, chemin faisant, de vieilles sorcières auxquelles il s'adressa :

— Je cherche de la mauve pour mon père qui est bien malade. Savez-vous où je peux en trouver ?

Elles lui montrèrent alors un champ où il y en avait beaucoup. Quand il en eut rempli son panier, il se remit joyeusement en route en les remerciant de tout son cœur de l'avoir si bien aidé.

Tout en marchant, il rencontra l'aîné de ses frères qui n'avait pas cueilli autant de mauve que lui et qui lui cria :

— Donne-moi de ta mauve, sinon je te tue !

— Mais non, répondit-il, va en chercher toi-même si tu veux !

Alors le prince aîné tua son petit frère à coups de pierres et l'enterra dans un champ rempli de magnifiques fleurs. Puis il s'en retourna chez son père.

Celui-ci lui ayant demandé : « Où est ton frère ? » il répondit :

— Je ne le sais pas il nous a laissés en route.

Un jour, un berger vint à passer à l'endroit où le fils cadet du roi était enterré et il cueillit la plus belle des fleurs qui croissaient là.

Quand il l'eut prise dans sa main, elle se mit à chanter :

— Berger, ô berger ! ce n'est pas toi qui m'as tué, mais mon frère aîné pour un peu de mauve !

Le berger porta la fleur au roi qui la prit dans sa main. Aussitôt la fleur se mit à chanter :

— Mon père, ô mon père ! ce n'est pas toi qui m'as tué, mais mon frère aîné pour un peu de mauve !

Le roi donna la fleur à la reine, et elle chanta :

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

—Ma mère, ô ma mère! ce n'est pas toi qui m'as tué, mais mon frère aîné pour un peu de mauve!

La reine donna alors la fleur à son fils aîné, et elle se mit à chanter plus fort :

—O mon frère, mon malheureux frère! c'est bien toi qui m'as tué pour un peu de mauve, afin d'hériter de la couronne!

Le père et la mère se firent aussitôt conduire à l'endroit d'où venait la fleur. On creusa la terre et on retrouva le cadavre du jeune prince qui fut transporté dans le cimetière de la ville. Deux jours après, le roi fit monter son fils aîné sur l'échafaud et ce fut le second de ses fils qui hérita la couronne.

CONTÉ PAR HONORINE MURATORÉ

L'ÂNE ET SES COMPAGNONS

Il y avait une fois un homme qui avait tellement chargé son âne que celui-ci ne voulut plus marcher. L'homme poussa son âne avec rudesse et le fit dégringoler le long d'une pente. Le pauvre âne se mit alors à marcher en boitant. Chemin faisant il rencontra un chien auquel il dit :

— Où vas-tu beau chien ?

Le chien répondit :

— Bel âne, je m'en vais de la maison parce que mes maîtres n'ont plus voulu que je la garde !

Alors, l'âne lui dit :

— Attache-toi à ma queue et marchons, marchons !

Chemin faisant, ils rencontrent un chat et l'âne lui dit :

— Où vas-tu beau chat ?

— Bel âne, répondit le chat, je m'en vais de la maison parce que mes maîtres n'ont plus voulu que je fasse la chasse aux souris !

— Attache-toi à ma queue, dit l'âne, et marchons, marchons !

Chemin faisant, ils rencontrent un serpent :

— Où vas-tu, comme cela, beau serpent ? dit l'âne.

— Bel âne, je m'en vais de la maison, répondit le serpent, parce que mes maîtres n'ont plus voulu que je siffle.

Alors l'âne répondit :

— Attache-toi à ma queue et marchons, marchons !

Chemin faisant, ils rencontrent une charogne et l'âne lui dit :

— Que fais-tu, belle charogne ?

— Je reste où je suis, bel âne, parce que celui qui m'a fait n'a pu me garder.

Alors l'âne lui dit :

— Attache-toi à ma queue et marchons, marchons.

Ils marchèrent deux jours, puis ils trouvèrent un grand château.

Alors l'âne frappe à la porte : *Pan, pan !*

Personne ne vient.

Pan, pan, pan !

Personne ne vient.

Alors, l'âne donne un coup de pied et la porte s'ouvre. Ils entrent : l'âne place

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

le chien derrière la porte, le chat sur le fourneau, le serpent dans le seau, la charogne dans une assiette sur la table et l'âne se met au lit.

Les maîtres arrivent et entrent : le chien aboie ; la bonne va préparer le dîner, le chat la griffe ; ils vont boire, le serpent siffle ; ils se mettent à table, ils y trouvent la charogne ; ils vont se coucher et voilà que l'âne leur donne des coups de pied et leur crie :

— C'est moi qui suis le maître, allez-vous en !

Et les maîtres sont obligés de quitter le château.

CONTÉ PAR VICTORINE MURATORÉ

MARIE ROBE DE BOIS

Il était une fois une jeune fille à qui on avait donné une sorcière pour marraine. Celle-ci lui dit un jour :

— Veux-tu venir avec moi ?

L'enfant y consentit.

— Mais si tu viens avec moi, lui dit-elle, il faut demander à ton père de t'acheter une robe pareille à la lune.

La petite fille répondit :

— Marraine, cette robe, je l'ai.

— Eh bien, il faut que tu t'en fasses faire une qui brille comme les étoiles.

L'enfant dit :

— Marraine, cette robe, je l'ai !

Alors, la marraine lui dit encore :

— Eh bien, maintenant il t'en faut une qui brille comme le soleil, et il faut encore que ton père t'en fasse une en bois avec autant de poches qu'il est possible d'en avoir.

Avant de partir la sorcière recommanda à la petite fille de ne jamais dire : « Jésus, Marie ! »

Elles marchaient depuis longtemps lorsque l'enfant dit :

— Marraine, n'y sommes-nous pas encore ? Jésus, Marie ! quelle longue route !

La sorcière prit la petite et la jeta dans le jardin du roi où se trouvait un oranger. Le fils du roi venait souvent se promener dans le jardin ; ce jour-là, ainsi que les suivants, il a vu qu'il manquait des oranges ; enfin, un jour, il aperçut la petite fille. Il courut à son père et lui dit :

— Père, j'ai découvert le voleur qui mange nos oranges !

La jeune fille en voyant le roi eut peur et lui dit :

— Sire, que votre Majesté me pardonne ; j'ai mangé vos oranges parce que j'avais faim. C'est ma marraine qui m'a envoyée chez vous ; ayez pitié de moi !

Le roi lui dit :

— Viens, je te prends à mon service, tu donneras (à manger) à mes poules, à mes oies et à mes canards.

Ainsi fut fait.

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

A l'époque du carnaval, le fils du roi alla danser et la jeune fille le pria de l'em-mener au bal. Le fils du roi refusa et elle s'en retourna à la maison en pleurant.

Elle mit la robe qui était pareille à la lune et partit pour le bal. Le fils du roi la voyant entrer lui dit :

— Mademoiselle, voulez-vous danser avec moi ?

La jeune fille y consentit. Après la danse, le fils du roi lui donna une bague.

Un autre soir, le fils du roi étant de nouveau allé au bal, la jeune fille l'y suivit parée de sa robe d'étoiles. Elle dansa encore avec lui, et, après le bal, reçut de lui une deuxième bague.

Enfin les mêmes faits se passèrent un troisième soir. En retournant chez lui le fils du roi tomba malade. La jeune fille demanda à la reine la permission de faire une soupe pour le guérir. A la première cuillerée qu'il prit, il aperçut les trois bagues qu'il lui avait données sans la connaître. Peu de temps après il l'épousa.

CONTÉ PAR MARIE ALAVENA

CONTES DE ROQUEBRUNE

PETOUMELETOU

Il était une fois une femme qui vendait des lentilles, une autre femme vint à passer devant la boutique et lui dit :

— Donnez-moi une lentille.

— Je n'en ai qu'une.

— Donnez-m'en deux.

— Je n'en ai que deux.

— Donnez-m'en trois.

— Je n'en ai que trois...

Elles continuent de même jusqu'à douze.

— Que, toutes ces lentilles deviennent des enfants, dit la femme à la marchande.

Aussitôt dit, aussitôt fait : les douze lentilles se changent en douze enfants.

La marchande furieuse prend ces douze enfants, met leur tête dans un mortier et les écrase. Mais un moment après elle se dit :

— Malheureuse que je suis, je n'en ai pas même gardé un pour l'envoyer porter le dîner à son père.

Le plus rusé des enfants, Petoumeletou, était parvenu à échapper à la mort en se cachant dans la caisse de figues.

En entendant la marchande se lamenter il s'écrie :

— J'y suis encore, moi, j'y suis encore !

— Viens, mon enfant, dit la marchande.

— Non, car vous me tueriez.

— Non, je ne te tuerai pas, viens, et tu porteras le dîner à ton père.

Alors Petoumeletou arrive.

— Voilà un panier, dit la mère, le pain blanc, le vin blanc, le raisin blanc, tout cela est pour ton père ; quant au pain noir, au vin noir, au raisin noir, c'est pour toi.

Il part et arrive à la campagne, il appelle son père et lui dit de venir dîner.

— Tout le pain noir, le vin noir est à vous : le pain blanc est pour moi.

Le père, le croyant sur parole, mange le pain noir. Quand ils eurent mangé, la pluie se met à tomber.

Le père dit à son fils :

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

— Va-t-en vite, sinon tu te mouilleras.

Tandis qu'il cheminait la pluie se mit à tomber à verse. Petoumeletou alors se cacha sous une feuille de figuier. Un bœuf vint à passer qui avait faim, il mangea cette feuille et avec elle Petoumeletou. Comme l'eau tombait toujours, la mère était désespérée et appelait continuellement :

— Petoumeletou ! Petoumeletou !

Celui-ci lui répond :

— Oh ! je suis dans le ventre du bœuf où il ne pleut ni ne fait jour. Quand le bœuf aura « digéré », Petoumeletou sortira !

Le soir, le bœuf le rendit, Petoumeletou s'en va à la maison ; le père lui pardonna d'avoir mangé le pain blanc et il fut, dès ce jour, le chérubin de la famille.

CONTÉ PAR JOSÉPHINE DÉVISSI, VEUVE OTTO

LA FILLE RUSÉE

Un veuf avait trois filles. Obligé de partir pour un long voyage d'affaires, il réunit ses filles et leur dit :

—Voici à chacune un bouton de rose, si à mon retour ils sont encore frais, ce sera une preuve de votre sagesse. Les filles promettent d'être sages, et le père part.

Le fils du roi, s'étant un jour attardé à la chasse, trouve sur son chemin le château habité par les filles ; il frappe à la porte.

—Je suis, dit-il, le fils de votre roi, voudriez-vous me donner l'hospitalité pour la nuit ?

Sans répondre directement à sa question, on lui offre un grand repas ; puis, à dix heures, les trois filles dirent :

—Majesté, l'heure est avancée, il vous faut partir.

Le fils du roi répondit :

—En l'absence de votre père, je veux commander ici. Je désire coucher avec l'aînée.

Après quelque hésitation, elle consent.

Le lendemain, le prince reste ; le soir, même invite à partir, et même réponse ; il veut coucher avec la seconde qui accepte.

Le troisième jour, même chose, la cadette consent aussi à condition que le prince fasse trois sauts de joie. Le fils du roi accepte. La cadette fait alors préparer le lit dans un endroit donnant sur une fosse, puis, quand le prince arrive en sautant, le lit bascule, et il tombe dedans. Il ne peut s'échapper que par un petit trou, et Dieu sait dans quel état !

Il part et arrive chez lui ; le factionnaire est obligé de se retirer tant il y avait de mouches qui suivaient le prince. Furieux, il promet de se venger.

—Quand viendra son père, se dit-il, je la demande en mariage et je la tue.

Au bout de neuf mois, les deux filles aînées du marchand eurent chacune un enfant. La cadette va vers la reine et lui raconte tout. La reine fait prendre les enfants et les fait porter un matin au chevet de son fils.

En s'éveillant, celui-ci se dit :

—C'est encore un tour de la cadette, elle me le paiera...

Quelque temps après, le père arrive et appelle ses filles. Bien entendu, les boutons de rose des deux aînées étaient flétris; la cadette alors leur dit :

— Nous allons passer l'une après l'autre, vous prendrez à tour de rôle mon bouton de rose, et mon père croira que vous avez été sages aussi.

La première prend le bouton et passe devant son père.

— Bien, dit celui-ci, tu as été sage.

Il dit de même à la seconde et enfin à la troisième :

— Ton bouton de rose est le moins fané de tous, cependant je suis content de vous toutes.

Le lendemain, le prince vient demander la cadette en mariage, le père paraît enchanté, mais la fille refuse. Cependant, pressée par son père, elle finit par consentir. Seulement, elle se met d'accord avec la reine qui lui dit :

— Épouse-le, il ne te tuera pas, car, la nuit de noces, nous l'enverrons prier à la chapelle, nous prendrons alors une courge, nous la remplirons de miel et nous la mettrons dans son lit.

La fille consent à tout. Le jour de la noce arrivé, elle fut splendide. Le soir, quand le fils du roi, voulut aller se coucher, sa mère lui dit d'aller prier un moment auparavant. On met alors la courge dans le lit et la reine appelle son fils :

— Va, lui dit-elle, ta femme est déjà couchée.

Le prince s'avance furieux dans la chambre, éteint la lampe et tire son épée; il frappe un grand coup sur le lit et coupe la courge en deux : le miel alors rebondit sur le nouveau marié :

— Oh ! dit-il, que le sang de ma femme était doux, pourquoi l'ai-je tué ?

Sa mère vient alors et lui dit :

— Va, mon enfant, prier la Sainte-Vierge de ressusciter ta femme.

Le fils obéit et passe dans la chapelle. Pendant ce temps, sa femme se couche avec un bandeau sur la tête, comme si elle eût été blessée.

— Viens, dit alors la reine à son fils, ta femme est redevenue vivante, demande-lui pardon.

Le fils arrive, demande pardon à sa femme et lui promet de l'aimer toujours.

Le lendemain de grandes fêtes furent données dans le royaume à l'occasion du mariage. Quant aux deux sœurs, elles épousèrent aussi des princes et leurs deux enfants devinrent de vaillants guerriers.

C'est ainsi que, grâce à son esprit, la cadette rendit heureux tous les siens.

CONTÉ PAR LOUIS REVELLY

CONTE DE SOSPEL

LE BRAVE CASCOL

Il y avait un sabotier qui était fort malheureux, il gagnait à peine de quoi vivre. Un jour, une bergère lui apporta ses souliers à raccommoder et le paya avec un fromage frais qu'elle déposa dans la boutique. Les mouches, attirées par l'odeur, vinrent se poser sur le fromage. Le sabotier avec un morceau de cuir en tue sept et en blesse quatorze. Fier de cet exploit il écrit sur son chapeau : « Tué sept, blessé quatorze ».

Le roi l'ayant rencontré et croyant avoir affaire à un bon guerrier, le prit à son service, et lui commanda d'aller tuer un tigre qui commettait d'affreux ravages dans la contrée. Le sabotier, qui prit le nom de Cascol, demanda au roi plusieurs soldats et se posta près d'une maison la porte ouverte.

Le tigre arrive et entre dans la maison. Aussitôt Cascol ferme la porte accourt vers ses hommes et leur dit :

— J'ai rencontré le tigre, je l'ai pris par une oreille et je l'ai enfermé dans la maison : venez voir.

Le roi, ayant entendu parler de ce trait, fait Cascol général et lui fait épouser sa fille. Mais la nuit il rêve souvent et croit toujours être sabotier, et, en tirant le fil pour coudre la chaussure, il donne des coups de poing à sa femme. Celle-ci se plaint au roi qui adresse des reproches à son gendre, mais Cascol répond :

— Nos soldats sont sans souliers, et la nuit j'en fais pour eux.

« C'est un bon guerrier », pense le roi, « puisque, même la nuit, il songe à ses soldats. »

On devait prendre une ville, Cascol fut envoyé avec ses troupes. Il va à l'écurie chercher un cheval et se décide pour le vieux cheval d'un général mort à la guerre. Mais comme il n'était jamais monté à cheval, celui-là même, qui était bien dressé, lui paraissait difficile à conduire.

Près de la ville assiégée il y avait une croix. Cascol en passant auprès, tomba de cheval et, dans sa chute, il s'accrocha à la croix, l'arracha et la mit sur ses épaules. Les habitants de la ville en le voyant venir avec une croix sur ses épaules crient :

— Voilà le bon Dieu qui arrive.

Les chefs accourent à lui, les clés à la main, s'agenouillent devant lui et la ville fut prise sans tirer un coup de fusil.

CONTÉ PAR ANGE PEGLION

CONTES DE VINTIMILLE

LA RAMÉE, GRAND FUMEUR

Il y avait une fois certain individu appelé La Ramée, fils unique et riche, mais qui, dès son jeune âge, aurait mangé le bât de l'âne, le pilier d'un pont, l'ancre d'un navire, comme il aurait fumé tout le tabac de l'État; il était surnommé le grand fumeur. Pourtant, il avait de bonnes qualités: quiconque, étant pauvre, se fût présenté à lui, aurait reçu l'aumône. Mais le trop dépenser le jeta dans le malheur et il lui arriva de ne plus rien avoir.

Un jour qu'il s'en allait chercher son pain, un sac sur l'épaule, un vieillard vint à lui et lui demanda un peu de pain et de tabac. La Ramée lui donna aussitôt la moitié du pain et sa dernière pipe de tabac.

Le vieillard le remercia et lui dit ensuite:

— Demande-moi ce que tu désires et ce que tu me demanderas te sera accordé; je suis saint Pierre.

La Ramée grand fumeur pensa un instant, puis répondit:

— Je demande le don de faire sauter dans mon sac tout ce que je veux et ce dont j'ai besoin.

— Tu ne veux rien autre?

— Non!

— Bien, cela est accordé.

La Ramée grand fumeur entra dans une ville et passa près d'une boulangerie; il y vit de beaux pains et dit:

— Deux pains dans mon sac!

Et il sentit peser les pains dans son sac.

Il passa devant une auberge et il dit:

— Une bouteille de vin dans mon sac; et la bouteille de vin se trouva dans son sac.

De cette façon, il eut du tabac et tout ce qu'il désirait sans beaucoup de fatigue.

Il arriva qu'un jour La Ramée se rencontra, dans un bois, avec le Diable sous la forme d'un chien qui eut l'audace de souiller son sac, et La Ramée en colère dit:

— Le Diable dans mon sac!

Et le Diable entra dans son sac.

Il arriva à une forge et il demanda au forgeron combien il voulait pour donner quelques coups de masse sur son sac.

— Petite fatigue, mettez-le sur l'enclume.

Il l'y mit et pan, patapan, pan ! Le Diable criait comme un damné et La Ramée criait au forgeron :

— Tapez dessus, tapez dessus, c'est le Diable !

Et la masse de fer tapait toujours plus fort ; de manière que le Diable fut arrangé de la bonne façon.

Il advint que La Ramée grand fumeur mourut et alla frapper à la porte du Paradis.

Dieu dit à saint Pierre :

— Regarde qui est là.

Saint Pierre regarda et dit :

— C'est ce fou de La Ramée grand fumeur qui, au lieu de me demander le salut de son âme, m'a demandé que tout fut forcé d'entrer dans son sac à son commandement ; je l'ai renvoyé.

La Ramée s'en alla frapper aux portes du Purgatoire d'où on le renvoya comme inconnu.

Il s'en alla frapper aux portes de l'Enfer, un diabolotin vint lui ouvrir ; mais il fut aperçu par le Diable qui si bien le connaissait et qui cria tout effrayé :

— N'ouvre pas, n'ouvre pas ; il nous ferait tous massacrer. Vous avez tous vu comme il m'a bien arrangé, dans la forge ; barrez bien la porte qu'il n'entre pas, par charité ; qu'il s'en aille où il veut !

Diable et diabolotins étayèrent la porte et se gardèrent bien de le plaisanter. La Ramée grand fumeur disait :

— Où donc vais-je aller si personne ne me veut ! mais attends un peu.

Il s'en alla alors frapper de nouveau à la porte du paradis. Saint Pierre ouvrit pour regarder qui c'était et allait le renvoyer encore, mais La Ramée lui dit :

— Si vous ne me voulez point, au moins laissez-moi mettre mon sac derrière la porte.

Saint Pierre lui accorda sa demande et La Ramée dit alors :

— Et moi dans le sac !

Aussitôt le voilà dans le sac.

Il est probable que, lorsque nous irons au Paradis, si nous regardons bien, nous trouverons encore La Ramée grand fumeur derrière la porte dans son sac.

LES TROIS ORANGES

Une fois il y avait un roi qui avait un fils et ce fils était toujours pensif. Un jour, une vieille sorcière vint demander l'aumône et le fils du roi se mit à la fenêtre pour lui lancer deux ou trois sous. Ces sous tombèrent sur les yeux de la sorcière qui dit au fils du roi :

— N'aie point de repos jusqu'à ce que tu trouves le rameau des trois oranges.

Le fils du roi partit seul et, à force de marcher, finit par rencontrer une vieille qui filait à laquelle il dit :

— Savez-vous où se trouve le rameau des trois oranges ?

Alors cette vieille lui répondit :

— Le rameau des trois oranges est ici dessus dans ce grand jardin.

Comme il était à cheval, il se dépêcha de sauter et d'entrer dans le grand jardin où il prit le rameau des trois oranges ; puis, remontant à cheval, il retourna chez lui.

A peine arrivé à mi-route, il eut grand soif. Ayant coupé une orange il en sortit une jeune fille.

Avant d'arriver chez lui il eut encore soif et il prit la seconde orange ; la première jeune fille mourut pendant qu'il en sortait une autre de la deuxième orange.

Arrivé près de la maison il coupa la troisième orange, la deuxième jeune fille mourut et il en sortit une autre, encore plus belle, de la dernière orange.

Il descendit de cheval et, l'ayant prise à son bras, il la conduisit dans le jardin du palais, sur un oranger auprès d'un bassin, et s'en fut chez lui.

Une servante envoyée chercher de l'eau aperçut cette belle jeune fille et la jeta dans le bassin où elle se transforma en une anguille, puis se plaça sur l'oranger où se trouvait cette jeune fille si belle.

Le roi vint et lui dit de monter dans les appartements. Le fils du roi en la voyant arriver fut émerveillé et lui dit :

— Comme tu es devenue laide !

Mais cette fourbe servante lui répondit que c'était l'air du bassin et que, habitant le palais, elle ne tarderait pas à redevenir aussi belle qu'auparavant. Le fils du roi la crut et l'épousa.

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

Un jour, il vit une belle anguille dans le bassin et il allait la pêcher quand la servante lui dit de la laisser afin que le bassin s'en remplît. Il alla une seconde fois et il la prit ; aussi, au lieu de manger l'anguille, il vit devant lui la belle jeune fille qui était sortie de l'orange.

Tout content, il la prit à son bras et la conduisit à son père. Alors elle raconta le tour que la servante lui avait joué pour la perdre et épouser elle-même le fils du roi. Alors le roi fit prendre deux chevaux et fit lier la servante à leur queue pour la faire traîner dans les rues du pays jusqu'à ce qu'elle fût morte.

En attendant, il ordonna de grandes fêtes pour le mariage de son fils avec la jeune fille sortie de l'orange.

DE GRIMALDI, COLLECTION A. FRONTERO

CONTE DE GÊNES

LE NAÏF

Dans une ville de province habitait autrefois une pauvre femme qui avait un fils naïf.

Un des oncles de cet enfant lui donna un jour une bague en lui disant :

— Conserve-la avec soin, un jour elle te procurera une fortune.

Un matin qu'il était dans la forêt faisant des fagots il se frotta légèrement les mains et entendit une voix qui lui disait :

— Que veux-tu ?

— Je veux, répondit-il de suite, que tout ce que je désire me soit accordé ! Je veux que tous ces arbres soient coupés et ma charrette chargée avec, pour que je ne sois point obligé de revenir à la forêt de longtemps !

Quand il vit la charrette chargée, au lieu de se mettre devant pour la traîner, il se mit derrière et se fit ainsi remorquer par la charrette.

Comme il passait sous les fenêtres du palais royal, la fille du roi s'avança et, voyant une chose aussi étrange, se mit à rire bien fort et dit :

— Voilà, au lieu de tirer la charrette, il se fait tirer !

Le naïf lève les yeux et lui répondit :

— Qu'il vous naisse un fils avec une pomme d'or dans la main et continua son chemin.

Il se passa un certain temps, puis la fille du roi tomba malade ; mais personne ne sut dire ce qu'elle avait. Enfin, après avoir consulté vainement les médecins, elle mit au monde un beau garçon avec une pomme d'or dans la main. Le roi au désespoir demanda à sa fille qui en était le père ; mais elle répondit toujours qu'elle n'en savait absolument rien.

L'enfant étant devenu un peu plus grand, le roi fit appeler tous les seigneurs et les ministres de son royaume, leur faisant dire que ces jours-là le palais royal était ouvert à tous. Après les cérémonies d'usage, le roi leur présenta l'enfant qui courait de l'un à l'autre disant :

— Tiens, papa !

Il présentait la pomme d'or, mais ne la donnait à personne.

Plusieurs jours s'étaient écoulés et tous les nobles s'étaient présentés lorsque le naïf, croyant le moment propice, dit à ses parents :

— Maintenant j'y vais un peu, moi !

—Oui, vas-y, lui répondit sa mère ironiquement, c'est bien toi qu'on attend.

Il se présenta au palais. On ne voulait point le laisser passer d'abord. Enfin, quelqu'un le considérant comme une espèce de bouffon, dit :

—Eh bien, qu'il y aille aussi.

Il se présenta au roi et l'enfant lui passant devant, lui dit tout de suite :

—Tiens, papa !

Et il laissa la pomme d'or dans sa main.

Le roi surpris d'entendre cela voulut tuer le naïf et sa fille aussi ; puis, il ordonna de prendre un tonneau, d'y placer le naïf, sa fille et l'enfant, de bien fermer le tonneau et de le jeter à la mer.

Pendant qu'ils étaient dans le tonneau, la fille du roi dit à son compagnon :

—Par ta faute je me trouve ici !

Le naïf dit alors :

—Je commande qu'il y ait ici un beau vaisseau fourni en tout point de ce qui est nécessaire et environné de gracieux canots.

Ils y montèrent, mais cette vie et cette mer commençaient à ennuyer la fille du roi qui se lamentait souvent. De manière que le naïf qui voulait la contenter, commanda que le vaisseau se transformât en un magnifique palais sur une des plus fertiles petites îles qui se trouvaient sur cette mer. Ils furent transportés aussitôt dans un palais qui dépassait en richesse et en beauté celui du roi. Près du portique du palais il y avait un magnifique pied de vigne avec des grappes d'or et d'argent qui étaient vraiment merveilleuses à voir.

La fille du roi commençait à être heureuse, elle élevait son enfant et ne pensait plus à ses malheurs.

Un beau matin le roi alla à la chasse avec toute sa cour. Se trouvant tous fatigués, après tant de chemin parcouru, et voyant à peu de distance de la rive ce magnifique palais, ils décidèrent de s'y rendre pour le visiter et s'y reposer. Le naïf qui reconnut le roi immédiatement le reçut comme il aurait reçu n'importe quel prince.

Au moment où la compagnie se préparait à partir, le naïf fit mettre dans la poche du roi une grappe de raisin en or.

Après les compliments et les cérémonies d'usage, le naïf fit semblant de s'apercevoir qu'il lui manquait cette grappe d'or et dit au roi :

—Majesté, pardonnez-moi mon indiscretion ; mais soyez assez bon pour faire visiter vos courtisans pour savoir où est passée cette grappe, parce que je ne pourrai en trouver une pareille dans aucune partie du monde.

Le roi répondit :

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

— Certes oui, n'oubliez point de visiter partout.

Le naïf ajouta :

— Je vais donc commencer par votre majesté, et il se mit à lui enlever le manteau et à lui tirer de la poche la grappe en or. Le roi resta tout confondu de ce qui venait de se passer et dit :

— Excusez-moi ; mais vraiment je ne sais rien de tout cela et je ne puis comprendre comment cette grappe peut se trouver dans ma poche !

Alors le naïf lui présenta sa fille et lui dit :

— Je sais que vous n'en savez rien comme vous ne saviez rien lorsque vous avez fait jeter votre fille innocente dans la mer ; puis il lui raconta toute l'histoire.

Alors le roi lui fit ses excuses et, pour faire oublier le passé, ordonna une grande fête à laquelle furent invités tous les princes qui avaient été à la cour voir l'enfant.

CONTÉ PAR CATARINA LAGOMARSINO DE SORI

VARIANTES

LE DIAMANT

Du temps de Babi-Babô¹⁷, vivait un pauvre Mentonnais qui avait trois filles qu'il voulait marier. Un homme, qui ne sortait que la nuit, rechercha en mariage une de ces trois filles. L'aînée refusa cette proposition, la seconde aussi ; mais la troisième accepta et dit :

— Je l'épouserai.

Le mariage se fit immédiatement.

Lorsque les nouveaux mariés furent seuls, l'époux dit à sa femme :

— Je vais t'apprendre un secret.

Alors, il lui apprit que des sorcières l'avaient ensorcelé et condamné à être torturé pendant le jour et homme pendant la nuit, avec cette condition que, si une jeune fille consentait à devenir sa femme, à courir le monde et à supporter pendant un certain temps et pour l'amour de lui, toute sorte de mésaventures, le sort serait levé et il pourrait redevenir ce qu'il était auparavant, un jeune et bel homme.

La femme lui répondit qu'elle était prête à se dévouer pour son mari.

Aussitôt ce dernier lui remit un diamant en lui disant :

— Sers-toi de cette pierre en toute occasion.

Elle partit.

Sur son chemin elle rencontra une mendiante avec un enfant qui pleurait :

— Bonne femme, lui dit-elle, donnez-moi votre enfant et je le ferai taire.

— Vous ne pourrez pas ; depuis ce matin, il ne cesse de crier.

La porteuse du diamant ayant pris l'enfant dans ses bras murmura :

— De par la vertu du diamant j'ordonne que cet enfant se taise et rie !

Le petit se tut à l'instant et se mit à rire. Continuant son chemin elle trouva ensuite une boulangerie où elle entra en disant à la patronne :

— Prenez-moi pour domestique, vous ne vous en repentirez pas.

On l'accepta. Le soir, avant de se coucher, elle dit :

— De par la vertu du diamant, j'ordonne que tout le monde vienne acheter son pain ici, pendant tout le temps que je resterai dans cette maison.

¹⁷ Formule équivalente : « Au temps que la reine Berthe filait... » De Babi-Babô Andrews n'a pu savoir que le nom.

Il arriva ainsi qu'elle en avait ordonné, le pain se vendait comme par enchantement.

Un jour, trois hommes vinrent séparément demander à la domestique de les laisser dormir une nuit dans sa chambre. Le premier lui offrit deux mille francs et chacun des deux autres en promit mille.

— Oui, dit la belle servante, je vous accorde cette liberté ; puis elle fixa l'heure du rendez-vous à chacun d'eux.

Le soir les trois hommes arrivèrent successivement. La belle au diamant dit au premier :

— Pendant que je vais mettre le levain, tamisez cette farine ; puis, au second qui était survenu :

— Soufflez le feu ; et au troisième :

— Fermez la porte.

Tout bas elle ajouta :

— De par la vertu du diamant, j'ordonne que chacun de vous fasse sa besogne jusqu'à demain.

Elle alla tranquillement se coucher, tandis que les autres passèrent la nuit à travailler. Le lendemain, elle se plaignit du bruit qu'ils faisaient et, sans pitié, les chassa de la maison. Ceux-ci tout honteux jurèrent de se venger.

Ils allèrent se plaindre à la police et, comme dans ce temps-là c'étaient les femmes qui en étaient chargées, quatre femmes furent envoyées pour se saisir de cette maudite fille. Mais cette dernière dit tout bas :

— De par la vertu du diamant, j'ordonne que ces femmes se frappent le visage mutuellement jusqu'à demain !

Aussitôt ces pauvres femmes s'accablèrent de coups et se donnèrent mutuellement des gifles. Les quatre femmes n'arrivant pas avec celle qu'elles étaient chargées d'amener, on envoya trois hommes à leur secours. En les voyant arriver la porteuse du diamant s'écria :

— De par la vertu du diamant, j'ordonne que ces hommes crient, sautent, se battent et brisent tout ce qu'ils trouvent jusqu'à demain.

Aussitôt commença un vacarme effroyable d'objets cassés, de coups et de cris désordonnés.

La belle au diamant, faisant appel une dernière fois à la vertu de son talisman, disparut alors et fut transportée dans la maison de son mari qui l'attendait depuis longtemps déjà, transformé en un jeune et bel homme.

Ils vécurent heureux pendant de longues années et eurent beaucoup d'enfants.

CONTÉ PAR IRÈNE PANDURO

LES TROIS FILEUSES

Il y avait une fois une femme pauvre qui avait une fille d'une grande beauté. Toutes deux habitaient près d'une hôtellerie.

Chaque matin, lorsque le dernier coup de sept heures venait de sonner, la mère s'écriait :

— Et sept ont passé !

Elle voulait dire par là que sa fille avait déjà avalé sept assiettes de soupe.

Un jour le fils du roi vint dans ce pays et s'arrêta dans l'hôtellerie ; il se mit à la fenêtre et vit la belle jeune fille et s'éprit d'elle.

Le lendemain matin, et lorsque sept heures sonnèrent, pendant qu'il était à la fenêtre, il entendit la voix de la vieille qui disait :

— Et sept ont passé !

Il demanda l'explication de ces paroles à l'hôtesse. La maîtresse de la maison répondit :

— C'est une pauvre famille qui a pour toute ressource le travail de la jeune fille qui, à sept heures du matin, a déjà filé sept fuseaux.

Quelques instants après il se rendit chez la vieille femme et lui demanda la main de sa fille. La mère fit quelques difficultés ; mais, le prince n'écoulant rien, le mariage se fit une heure après.

Quelques années plus tard, le fils du roi dut aller combattre ses ennemis. Avant de partir il laissa trois chambres pleines de chanvre à filer. Sa femme, qui ne savait pas même tenir le fuseau entre ses mains, passait ses jours à pleurer. Un jour elle vit passer trois vieilles femmes qui la saluèrent et lui demandèrent la cause de sa tristesse.

Elle le leur dit :

— Ne vous tourmentez plus, nous le ferons à votre place. En une heure tout votre chanvre sera filé ; mais, pour récompense, nous voulons être invitées à un dîner, au retour de votre mari. Vous nous ferez passer pour vos tantes ; puis, lorsque votre mari vous dira de venir nous chercher, vous vous mettrez sur l'escalier et vous crierez :

— Tante Persi, tante Sophie, tante Cruci, l'heure de venir est arrivée !

Alors, nous paraîtrons.

Alors, la reine conduisit les trois vieilles, chacune dans une chambre, et les

voilà filant, filant, filant, poussées par une force magique. En une heure tout fut filé, et les trois vieilles disparurent.

Peu de temps après, le mari revint de la guerre et la loua fort de son travail.

La reine lui dit un jour :

— J'ai trois vieilles tantes qui désireraient dîner une fois avec nous. Puis-je les inviter ?

— Certainement, va les chercher aujourd'hui même.

— Pas besoin de courir, dit la belle princesse.

Se mettant sur l'escalier elle appela :

— Tante Persi, tante Sophie, tante Cruci, l'heure de venir est arrivée !

Tout à coup on entendit un grand bruit et trois femmes d'une laideur invraisemblable apparurent. L'une avec les cils des paupières qui lui tombaient jusqu'aux genoux ; l'autre, avec des lèvres qui lui tombaient jusqu'à la taille et la troisième avec des bras qui balayaient le plancher.

Le roi et la reine furent horrifiés.

Vers la fin du repas l'une des trois vieilles dit :

— Sire, vous êtes étonné de nous voir si laides ; écoutez-nous et vous jugerez après : si j'ai de si longs cils c'est parce que je passe toutes mes nuits à filer.

— Moi, dit la seconde, c'est à force de passer mes doigts sur les lèvres pour filer, qu'elles sont devenues si épaisses.

— Quant à moi, dit la troisième, à force de faire tourner le fuseau mes bras se sont allongés comme vous voyez. Voilà ce qui arrivera à votre femme si vous la forcez encore à filer.

Le roi jura qu'elle ne travaillerait jamais plus de sa vie ; et la belle reine vécut longtemps très heureuse à ne rien faire.

CONTÉ PAR M^{LLE} MARIOUCHA BOSANO

LE POT DE TERRE

Une vieille sorcière avait un fils qui s'était marié. Tous les soirs, à la même heure, la vieille mère quittait ses enfants, pour aller ils ne savaient où.

A la fin, la belle-fille se dit :

— Il y a là un mystère que je veux découvrir.

Et elle se mit à épier sa belle-mère.

Un soir, elle l'entendit qui murmurait :

Ougné, Ougné pignatan
*Pouarta mé douna é aoutré san*¹⁸ !

Dès qu'elle entendit ces paroles elle accourut dans la chambre de sa belle-mère et ne trouva personne.

— Elle a disparu ! s'écria-t-elle, disons comme elle, et voyons si je disparaîtrai :

Ougné, Ougné pignatan
Pouarta mé douna é aoutré san !

Soudain elle fut transportée sur un noyer au-dessous duquel des sorciers et des sorcières tenaient leur sabbat ; sa belle-mère se trouvait parmi eux. Elle se tint bien tranquille et écouta ce qui se disait.

Après avoir tenu conseil, le sorcier en chef s'adressa à la vieille sorcière et lui dit :

— Demain matin tu te changeras en une grosse racine et tu te placeras sur le chemin de ton fils lorsqu'il se rendra à la campagne ; la mule fera un faux pas et son maître se cassera le cou.

La vieille sorcière ne répondit rien, obligée qu'elle était de faire tout ce qui lui était ordonné.

Le sorcier dit encore :

— Je veux que le fils du roi meure d'une maladie de langueur et que dès cet instant ses forces commencent à décliner.

— Mais, dit une des sorcières, si l'une de nous voulait le guérir, que faudrait-il faire ?

¹⁸ Oint ! oint ! Pot de terre, porte-moi où les autres sont !

— Cela ne sera pas, répondit le maître. Pourtant je vais vous indiquer le seul remède.

Il énuméra alors une foule d'herbes qui devaient composer ce remède souverain. Un silence se fit.

— La séance est levée, cria tout à coup le sorcier et tous de disparaître.

La belle-fille restée sur l'arbre se hâta de murmurer les paroles magiques en ajoutant :

— Porte-moi dans ma maison avant le retour de la vieille.

Le lendemain elle suivit son mari lorsqu'il alla aux champs :

— Tu resteras sur la mule, et moi je la conduirai, dit-elle ; je me charge aussi de la pioche.

L'homme ne comprenait rien à cette conduite ; mais il la laissa faire et la tint pour folle.

Tout du long du chemin elle coupait toutes les racines qu'elle rencontrait. Apercevant enfin une racine plus grosse que les autres, d'un coup de pioche elle la coupa à moitié. La vieille sorcière en eut une jambe cassée. Arrivée à la campagne la femme expliqua tout à son mari et le soir, à leur retour, ils trouvèrent la vieille couchée.

— Qu'avez-vous ? lui dirent-ils, tous les deux.

Pas de réponse.

Enfin, pressée de questions et comme la douleur augmentait, elle finit par avouer s'être cassé la jambe.

— Et comment avez-vous fait cela ? dit la belle-fille.

— Tu oses me faire cette question, quand c'est toi qui es la cause de mon mal ?

— Ah, j'avais bien raison de me méfier de vous, cria la belle-fille, je sais tout ! Je vous ai imitée, j'étais dans le noyer lorsque vous et vos amis étiez réunis au-dessous.

Peu de jours après la vieille mourut des suites de sa blessure.

Pendant ce temps, l'enfant du roi dépérissait à vue d'œil, les médecins ne pouvaient le guérir. Le roi promettait des richesses à qui trouverait un remède pour guérir son fils. Alors la bru de la sorcière s'en fut dans les champs où elle fit provision des herbes voulues pour composer le remède. Puis, elle se présenta au palais et demanda à soigner l'enfant. Le remède fit son effet. Le roi voulut garder cette femme auprès de lui et lui donna une place dans son palais ainsi qu'à son mari.

LE ROI D'ANGLETERRE

Il y avait un roi qui, s'ennuyant dans son palais, partit pour la chasse. Vers le soir, un orage éclata et la foudre, tombant sur un arbre, effraya le cheval qui s'emporta et sépara le roi de sa suite. La nuit étant venue, il s'égara dans la forêt. Attachant alors son cheval à un arbre, il monta sur la cime. Il vit, pour s'orienter, une lumière au loin vers laquelle il se dirigea aussitôt et, arrivé à une cabane isolée, il frappa :

— Entrez, cria une voix à l'intérieur.

Le roi poussa la porte qui n'était pas fermée et entra. C'était une petite pièce qui servait de cuisine et de chambre à coucher. Il y avait dans l'âtre un grand feu de branches sèches et sur une chaise une femme était assise :

— Bonsoir, bonne femme, dit le roi, je me suis égaré ; voulez-vous m'abriter pour une nuit ? Vous ne vous en repentirez pas.

— Soyez le bienvenu, répondit la femme, mais je n'ai que du pain à vous offrir. J'avais un œuf frais, je l'ai mangé.

— Bonne femme, je suis le roi ; puisque vous aviez des œufs vous avez une poule sans doute, faites m'en le sacrifice, je vous revaudrai cela.

La femme s'empressa d'obéir. Soudain on entendit un grand coup frappé à la porte. Tous deux s'élançant au dehors virent un enfant qui venait d'être déposé sur le seuil :

— Prenez-le, la vieille, dit le roi, je veux être son parrain, et vous en serez la marraine. Vous l'élèverez et quand il sera devenu homme vous me l'enverrez.

Deux jours après, le baptême ayant eu lieu, le roi quitta son hôtesse et son filleul, en leur laissant une forte somme d'argent.

Vingt ans après, un homme à cheval s'arrêtait devant la cabane et y entrait :

— Je viens, dit-il, de la part du roi vous réclamer son filleul.

La vieille femme, chagrinée, ne répondit pas, mais apporta des rafraîchissements au cavalier. En ce moment, un beau jeune homme entra, une cognée sur l'épaule.

A la vue de l'étranger il demanda qui c'était :

— Je viens, dit celui-ci, vous ordonner de vous rendre chez le roi, votre parrain.

Là dessus, il raconta au jeune homme ce qu'on savait sur son origine.

—Êtes-vous chargé de m'escorter?

—Non, je viens seulement apporter l'argent nécessaire pour mettre votre marraine à l'abri du besoin.

Une heure après, l'étranger quittait la cabane. Ayant acheté un beau cheval et un magnifique habillement, le jeune homme prit congé de sa marraine et se mit en route. En traversant la forêt il rencontra un cavalier équipé d'une façon ridicule, monté sur une vieille rosse et portant un ajustement misérable.

Sa laideur était extrême et la méchanceté se lisait sur son visage.

—Où allez-vous? demanda-t-il au jeune homme.

—Je vais à la cour; je suis le filleul du roi; voudriez-vous m'indiquer le chemin?

—Volontiers; faisons halte quelques minutes.

Pendant qu'ils se reposaient, le sorcier (car c'en était un) jeta un sort au jeune homme et le priva d'intelligence. Il lui représenta ensuite que, livré à lui-même, il courrait sur sa route les plus grands dangers et que le meilleur parti à prendre était de changer de vêtements avec lui; et de passer pour son domestique.

—Je ne vous demande pour toute récompense que de vous souvenir de moi lorsque vous serez près du roi.

Le filleul crut à ces paroles et tous deux, après avoir échangé leurs vêtements, se dirigèrent vers la ville. A mi-chemin, le filleul du roi voulut reprendre sa place; mais le sorcier lui dit:

—Tu viendras à la cour comme mon domestique, je te défends de révéler qui tu es et qui je suis. Si cela t'arrive, je te tue.

Le jeune homme effrayé promit tout. Arrivés à la cour, le prétendu filleul se fit introduire. Le roi eut peine à croire que son filleul fut devenu si laid et lui demanda s'il avait voyagé seul.

—J'ai pris un domestique en route.

Le roi voulut le voir et le sorcier fut obligé de le présenter.

Tout le monde trouvait le serviteur plus beau que le maître et ce dernier, pour éviter tout danger, résolut de s'en défaire.

Il déclara un jour que son domestique voulait aller chercher la fée Sibiane. Tous dirent qu'il était fou et qu'il fallait empêcher ce jeune homme d'entreprendre cette conquête que des milliers de seigneurs avaient en vain essayé de faire. Mais le sorcier s'arrangea si bien que, quelques jours après, le jeune homme paraissait seul, à pied. Sur son chemin, ce dernier rencontra un vieillard assis sur une pierre, c'était un bon sorcier.

—Où allez-vous jeune homme? demanda-t-il.

—A la conquête de la fée Sibiane.

—Ah, pauvre enfant! tant de princes et de rois y ont péri!

Le filleul du roi lui raconta ses aventures. Alors le sorcier lui dit :

—Retournez, demandez au roi qu'il vous donne trois barques, l'une chargée de grains et de blé, l'autre de pain et la troisième de bœufs. Voici une bougie dont vous vous servirez à l'occasion.

Le jeune homme suivit ce conseil et, lorsqu'il eut ce qui lui était nécessaire, il se remit en route.

Un jour il vit sa barque envahie par des milliers de fourmis qui lui dirent :

—Donnez-nous à manger, vous ne vous en repentirez pas!

Il leur abandonna la barque chargée de grains.

Avant de se retirer les fourmis lui dirent :

—Quand tu auras besoin de nous, tu nous appelleras.

Quelque temps après, il rencontra une armée de soldats qui lui demandèrent des vivres; il leur livra la barque de pain.

Avant de partir, le chef lui dit :

—Quand tu auras besoin de nous, tu nous appelleras.

A quelques jours de là un grand nombre de corbeaux vint s'abattre sur la barque et lui demanda quelque chose. Il leur abandonna ses bœufs.

Au moment de s'envoler les corbeaux lui dirent :

—Quand tu auras besoin de nous, tu nous appelleras.

Bien des mois après il arriva au pays de la fée Sibiane, située dans les Indes. Pour arriver dans les jardins du palais, il fallait passer par des grottes obscures dont la traversée durait trois ans; c'est alors qu'il se servit de la bougie du bon sorcier qui dura le temps nécessaire et s'éteignit au moment où il revit le jour.

Enfin, il arriva au palais. Un nain s'avança et lui demanda son nom.

—Je viens chercher la fée Sibiane!

—Malheureux! dit le nain, vous feriez bien mieux de vous en retourner. Ma maîtresse n'est pas encore levée; entrez dans le palais.

Il le conduisit dans une salle immense dont le parquet était doré et les murs de cristal. Cinquante nains se présentèrent pour le servir. Quelques heures après, un nain vint lui dire que la fée l'attendait et il fut introduit en sa présence. Elle était assise sur un trône de cristal et d'or.

—Qu'êtes-vous venu faire ici? demanda-t-elle.

—Vous forcer à me suivre, dit-il.

—Bien d'autres avant vous, répondit la fée, sont morts à la peine et c'étaient des rois et des princes ayant force et puissance.

—Moi je n'ai que ma volonté!

—Eh bien! dit-elle, vous essayerez demain.

Le soir, vers dix heures, deux nains conduisirent le jeune homme dans un vaste souterrain au milieu duquel s'élevait un immense tas de blé, de pois et de lentilles :

— Il faut que vous fassiez de chaque espèce de grains un tas différent ; vous avez la nuit pour le faire ; demain, dès l'aube, la fée Sibiane viendra vérifier votre travail.

Ils partirent en ne lui laissant qu'une seule bougie. Le filleul du roi commença sa tâche, la bougie se consumait et le sommeil le prenait :

— Ah ! s'écria-t-il, si j'avais là les fourmis que j'ai secourues jadis.

A peine ces mots étaient-ils prononcés que les fourmis apparurent :

— Va te reposer, nous ferons ton ouvrage.

Le lendemain, lorsque la fée descendit dans le souterrain, les trois tas étaient faits.

— C'est très bien, dit-elle, mais ce n'est pas tout. Vous voyez cette montagne qui me cache le soleil ? Demain matin je veux avoir le soleil dans ma chambre ; pour cela vous abattrez la montagne.

Un nain lui remit une pioche en bois et le conduisit sur la montagne. Au premier coup qu'il donna, la pioche se cassa :

— Hélas ! si j'avais les soldats que j'ai rassasiés quand ils avaient faim, comme ils auraient vite fait d'abattre la montagne.

A ces paroles les soldats apparurent et leur chef lui dit :

— Je vous avais bien promis de vous aider dans le besoin ! Vous nous avez appelés, nous voici !

Le lendemain la fée, en s'éveillant, vit pour la première fois le soleil dans sa chambre.

« Il n'a pas pu faire cela tout seul, pensa-t-elle, quelque puissance le protège ; néanmoins il me plaît. »

Lorsque le jeune homme apparut devant elle, elle lui dit :

— Je ne suis pas encore vaincue ; l'épreuve qui vous reste à subir est bien plus difficile. Il s'agit de remplir cette petite fiole avec de l'eau de longue vie prise au jardin dans un puits presque tari. Une colombe partira dès ce soir à six heures pour faire le même travail ; vous ne partirez que demain à sept heures ; néanmoins il vous faudra m'apporter la fiole avant que la colombe ne revienne.

A l'heure fixée, il se rendit auprès du puits avec la fiole. Il vit la colombe qui allait repartir ayant terminé sa besogne.

— Je suis perdu, s'écria-t-il ; ah ! si un de mes amis les corbeaux était ici !

Aussitôt un corbeau arriva qui arracha la fiole au bec de la colombe et la posa à terre.

— Ne me remercie pas, dit-il au filleul du roi, un bienfait n'est jamais perdu.

Le jeune homme se hâta de regagner le palais et d'aller déposer la fiole dans la chambre de la fée. Celle-ci lui dit :

— Vos épreuves sont terminées ; je suis à vous, vous pouvez m'emmener.

A la cour, les uns disaient :

— Il ne reviendra plus.

D'autres :

— Il est mort.

Un jour, on entendit un grand bruit de grelots et le galop de nombreux chevaux. C'était la fée Sibiane qui arrivait. Elle montait un magnifique cheval blanc et elle avait son vainqueur à ses côtés. Une troupe de nains munis d'instruments de musique la précédait et une autre la suivait.

Le sorcier crut mourir de rage en revoyant son serviteur. Il comprit que le jeune homme allait tout dévoiler au roi. Aussi résolut-il de s'en débarrasser à tout prix et il paya deux hommes pour l'assassiner. Le roi donna le lendemain une grande fête en l'honneur de la fée. On fit asseoir le conquérant à côté d'elle. Pendant le repas quelqu'un vint dire au jeune homme qu'on l'appelait au dehors pour une affaire pressante.

— Ceux qui vous demandent sont assez loin d'ici !

Et on le conduisit dans un bois. Un coup de sifflet retentit, quatre hommes se jetèrent sur le filleul du roi, l'un d'eux lui donna un coup de couteau qui l'éten-dit raide mort. Ils l'enterrèrent au pied d'un arbre.

Cependant à la table royale on s'inquiétait de cette absence.

Au moment même, où, dans la forêt, l'assassin donnait le coup de couteau, la fée s'évanouit.

Quand elle eut repris connaissance :

— Vite ! s'écria-t-elle, courons à la forêt !

En disant ces mots elle regarda le sorcier qui était extrêmement pâle. Elle alla droit à l'endroit où le jeune homme était enterré. Quatre de ses nains s'avancèrent et creusèrent la terre fraîchement remuée.

Au bout de quelques minutes ils retirèrent du trou le corps du jeune homme. La fée, prenant la fiole d'eau de longue vie, en prit quelques gouttes avec lesquelles elle frictionna le mort si bien qu'il se leva.

— Roi, dit la fée, voilà le meurtrier !

Et elle indiqua le sorcier. Le roi le fit saisir et mettre immédiatement à mort.

Le lendemain on célébra en grande pompe le mariage du filleul du roi et de la fée.

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

Ils eurent beaucoup d'enfants et furent heureux; mais comme la fée avait épousé un mortel, elle dut mourir comme lui.

CONTÉ PAR ANGÉLINE MORETTI

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

Table des matières

CONTES DE MENTON

Catarina.....	5
Le roi d'Angleterre	8
La peau de puce.....	13
Les trois fileuses	14
La fille aux bras coupés.....	15
Terra-Camina	18
Tribord-Amure.....	21
La fille du diable	24
Le diable joué par sa femme.....	29
La femme emplumée.....	31
L'ingratitude	33
Les deux marchands.....	36
Le pot de terre	38
Le diamant.....	40
Jean sans peur	43
La poule invisible	45
Le sorcier brûlé vif	47
Le miroir.....	48
Les onze cygnes	51
Grand comme une bouteille.....	53
La pluie de macaronis	55
La main parlante	58
Le mort reconnaissant.....	63
Le pays des brides	67
Pequeletou	71
Le fin voleur	74
La fleur qui chante	77
L'âne et ses compagnons.....	79
Marie robe de bois	81

CONTES DE ROQUEBRUNE

Petoumeletou	84
La fille rusée.....	86

CONTES DE LA CÔTE D'AZUR

CONTE DE SOSPEL

Le brave Cascol	89
-----------------------	----

CONTES DE VINTIMILLE

La Ramée, grand fumeur	91
Les trois oranges	93

CONTE DE GÊNES

Le naïf	96
---------------	----

VARIANTES

Le diamant	100
Les trois fileuses	102
Le pot de terre	104
Le roi d'Angleterre	106



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : *Port de Villefranche, après 1911* Charles Martin Sauvaigo, D.R.
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS/PhC